ΠΟΡΦΥΡΑ

ISSN 2240-5240

Confronti su Bisanzio VI

Circulation des hommes, des biens et des idées à Byzance

Actes de la Journée d'étude byzantine (Aix-en-Provence, 12 avril 2018)

Rivista online registrata, codice ISSN 2240-5240

www.porphyra.it

Circulation des hommes, des biens et des idées à Byzance

Actes de la Journée d'étude byzantine (Aix-en-Provence, 12 avril 2018)

édités par M.-M. Carytsiotis, T. Picciola et L.M. Ciolfi

Sommaire :

Édouard Baraton, **Histoire d'une imposture : Isaac Doukas Comnène « Empereur de Chypre »**……..……..…….pp. 6-29

Michel Giallurachis, **Les populations des provinces orientales de l'Empire byzantin aux Xe et XIe siècles : immigrés, mercenaires, transfuges**…….……...pp. 30-47

Joachim Le Bomin, **Les céramiques byzantines dans les territoires atlantiques du Ve au début du VIIe siècle**…….…pp. 48-67

Thomas Picciola, **De Jean Malalas à Georges le Moine : des circulations au service d'une vision byzantine de l'histoire**….……...……pp. 68-81

Image en couverture :
Trikomo (Chypre), église de la Panagia : Nativité (détail), vers 1130
Cliché : Geoffrey Meyer-Fernandez

In collaborazione con:

Oxford University Byzantine Society (University of Oxford)

Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia

Association des étudiants du monde byzantin

Student Network for Byzantine and Medieval Study (University of Cyprus)

Redazione: *N. Bergamo* (Direttore), *G.U. Cavallera, L.M. Ciolfi*
A. Busetto, L. McMahon
E. Bianchi, J. Devoge, M. Di Franco, A. Fernández
D.A. Heayn-Menendez, A. Kouroupakis, M. Leitner, Z. Olgun

La publication des actes de la *Journée d'étude des doctorants byzantinistes* intitulée « Circulation des hommes, des biens et des idées dans le monde byzantin », qui a réuni des intervenants du monde entier le 12 avril 2018 à la *Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme* d'Aix-en-Provence, est l'aboutissement d'un projet doctoral initié en 2013. Dans le cadre de réflexions guidées par la volonté de diversifier les projets de l'*Association des Étudiants du Monde Byzantin* (AEMB), Jérôme Bastick et Marie-Myriam Carytsiotis ont proposé la mise en place d'une Journée d'étude annuelle qui se tiendrait à Lyon, à Aix-en-Provence et dans les autres villes comptant des doctorants byzantinistes, en complément des *Rencontres byzantines* déjà organisées à Paris à chaque début d'année universitaire depuis 2008. Cette initiative répondait à la volonté de renforcer les liens entre les différents doctorants byzantinistes et de développer le dialogue et la connaissance scientifique sur le monde byzantin. La participation de nouvelles universités aux activités de l'AEMB devait aider au rayonnement des études byzantines et à la sensibilisation du public à un objet d'étude restant encore parfois méconnu. Plus que de donner l'occasion de présenter ses travaux de thèse, l'ambition de ces Journées est d'engager de jeunes chercheurs à construire ensemble une réflexion qui puisse nourrir l'actualité de la recherche byzantine, à partir d'une thématique définie. Cela permet en outre à chacun de donner une perspective plus large à son champ de recherche.

Plusieurs doctorants ont progressivement été associés au comité d'organisation des différentes Journées d'étude : Matthieu Parlier, Jacques Beauseroy, Bénédicte Brun, Geoffrey Meyer-Fernandez, Marie-Emmanuelle Torres et Thomas Picciola. À ce jour, cinq manifestations scientifiques ont eu lieu : la première à Lyon et les quatre autres à Aix-en-Provence. Leur réalisation n'aurait pu être possible sans le soutien économique de l'Université et de l'ENS de Lyon, de l'Institut français de l'éducation, du CIHAM, de l'HISOMA, d'Aix-Marseille Université, de l'École doctorale 355, du LA3M, du CPAF-TDMAM et de l'AEMB. Nous profitons également de

ces quelques lignes d'introduction pour remercier chaleureusement l'ancienne présidente de cette association, Jeanne Devoge, qui avait vivement encouragé cette aventure scientifique à son lancement.

Les résultats concluants de ces échanges intellectuels nous permettent aujourd'hui de proposer une première publication de nos rencontres, nouvelle ambition rendue possible par notre collaboration avec la revue *Porphyra*. Le présent ouvrage rassemble des communications d'intervenants de chacune des trois sessions de la Journée : « Circulation des hommes », « Circulation des biens » et « Circulation des idées ».

En choisissant la thématique de la circulation, nous avons voulu renvoyer aux deux dimensions inhérentes à ce terme : d'une part la dimension horizontale, celle de la contemporanéité des faits observés, où des circulations humaines, matérielles et intellectuelles s'opèrent dans un même temps mais entre des espaces différents, et d'autre part la dimension verticale, celle d'une succession de faits, d'une transmission observable selon l'axe chronologique. Cette thématique a permis de mettre en évidence un monde en mouvement et en évolution, et de croiser au sein d'une même Journée les apports de l'archéologie, de l'histoire, de la géographie et de la philologie, l'ensemble s'inscrivant dans un cadre temporel large, allant du IIIe au XIVe siècle, et dans un cadre géographique allant de l'Atlantique à l'Orient. Ces communications se sont vues enrichies par le dialogue entre intervenants ainsi qu'avec les participants à l'issue de chacune des sessions, et mûries par une année de recherche supplémentaire.

Marie-Myriam Carytsiotis
Aix Marseille Univ., CNRS,
LA3M, Aix-en-Provence

Thomas Picciola
Aix Marseille Univ., CNRS,
CPAF-TDMAM, Aix-en-Provence

HISTOIRE D'UNE IMPOSTURE : ISAAC DOUKAS COMNÈNE « EMPEREUR DE CHYPRE »

Édouard Baraton – Université de Rouen-Normandie (GRHis)

Résumé : L'usurpation d'Isaac Doukas Comnène puis sa chute ont fait l'objet d'un récit historique hégémonique homogène depuis sa chute jusqu'à nos jours. Le prince grec, maître de Chypre, révolté contre Constantinople, aurait tenté isolément ou presque sa tentative d'usurpation avant d'être victime des conséquences d'une politique brouillonne ayant fait de lui une sorte de pirate opportuniste, par ailleurs lié à Saladin. Ces errements auraient conduit Richard Cœur de Lion, en position de légitime défense, à briser cet « empereur » bien en dessous de son titre. C'est sans compter le contexte temporel et géographique plus large de son action et les nombreux liens qui s'observent entre l'usurpateur et d'autres acteurs, Francs d'Orient, Grecs de Sicile, melkites de Syrie et Arméniens. Sur ces bases, un tout autre récit peut être présenté, celui de la dernière tentative d'usurpation orientale de l'histoire de l'Empire romain, de ses soubassements politiques complexes et de son échec paradoxal.

Mots-clés : Isaac Doukas Comnène, Chypre, Antioche, Cilicie, troisième Croisade.

Introduction

Le récit de la carrière politique d'Isaac Doukas Comnène fait l'objet d'un certain consensus historiographique, aussi bien chez les byzantinistes que chez les spécialistes de l'Orient latin. Résumons brièvement la thèse mainte fois déclinée[1].

À la suite de l'usurpation à Constantinople en 1183 d'Andronic Comnène, aux dépens du jeune Alexis II, fils de l'empereur Manuel, un autre membre de la famille et ancien duc de Cilicie, Isaac Doukas Comnène, se serait emparé du pouvoir à Chypre où il se proclama empereur.

[1] Nous passons sur les détails les plus pittoresques, parfois répercutés sur la base d'une seule source et sans guère de critique. Malgré des angles différents, des divergences de détail, parfois des doutes, ces historiens s'en sont globalement tous tenus à la thèse que nous exposons : BRÉHIER 1992, pp. 284-285 ; CHEYNET 1996, p. 452 ; PATLAGEAN, 2007, p. 296 ; GROUSSET 2006, pp. 88-89 ; CAHEN 1940, pp. 423-424 ; RICHARD 2008, p. 235 ; LILIE 1993, pp. 229-230 et 239-242 ; FAVIER 2014, pp. 574-576 ; MINOIS 2017, pp. 247-250.

En 1185, après la chute d'Andronic au profit d'Isaac II Ange, l'empereur de Chypre persista dans sa résistance à Constantinople avant d'être finalement éliminé par Richard Cœur de Lion, venu en Orient dans le cadre de la troisième Croisade. Le Plantagenêt aurait évincé l'empereur de Chypre pour les causes suivantes : piraterie, collusion avec Saladin et tentative d'enlèvement, à bord de leur navire, de la sœur et de la fiancée de Richard.

Isaac Doukas Comnène sort alors du champ pour les spécialistes de l'Orient latin ou des Croisades. Il fait cependant un bref retour sur scène pour les byzantinistes par une dernière velléité d'usurpation, cette fois tentée depuis le territoire turc seldjoukide. Seul Rudt de Collenberg a très violemment attaqué celui-ci dans un article de 1968 qui, cependant, n'a guère eu d'effet durable[2].

La carrière d'Isaac Doukas Comnène est écartelée entre plusieurs espaces : Constantinople, Chypre, la Cilicie, Antioche, Tripoli et les Seldjoukides. Elle l'est aussi entre plusieurs historiographies. N'y-a-t-il pas un dénominateur commun sous-jacent expliquant ce parcours et ses nombreuses obscurités ? Nous proposons ici une réinterprétation de cet épisode rocambolesque, à la lumière des structures mises en place en Orient par l'Empire sous Manuel Comnène et par une nouvelle confrontation des sources. Celle-ci doit certes laisser une place aux sources latines, très utilisées dans le récit hégémonique, mais en prenant en compte leurs divergences. Elle doit aussi utiliser davantage des sources orientales sous-employées et pourtant éclairantes.

Un « duc de Cilicie »

C'est cette fonction qu'avait exercée Isaac Doukas Comnène durant les années 1170 avant de tomber entre les mains de Rouben III, *doulos* impérial en rupture de ban. C'est sous un intitulé un peu différent, celui de « gouverneur d'Arménie et de Tarse », qu'Isaac Doukas Comnène retrouva cette fonction au moment de sa libération en 1182[3]. Mais quelle était au juste la place des ducs de Cilicie dans l'Orient impérial et face aux pouvoirs francs et arméniens ?

Depuis l'entrée de Manuel Comnène à Antioche jusqu'à Isaac Doukas Comnène s'étaient succédé les personnages portant ce titre ou celui, plus évocateur, de « stratège *autocrator* pour tout

[2] COLLENBERG 1968, pp. 123-179. Nous renvoyons particulièrement le lecteur à ce texte magistral en ce qui concerne les connections familiales d'Isaac Doukas Comnène. Nous divergeons cependant avec ce texte sur un certain nombre de points.

[3] NICÉTAS CHONIATES, *Andronic Comnène*, livre I, fol. 290.

l'Orient »[4]. Dans les textes arabes, c'est le terme de patrice – sous-entendu des « Rûm » – qui recouvre cette fonction comme l'ensemble des fonctions et dignités impériales[5].

Le champ d'action de ces ducs/stratèges *autocrators* ou patrices dépassait, et de loin, la Cilicie. On les trouve impliqués dans la défense du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche. C'est d'ailleurs dans cette dernière ville qu'ils sont très souvent, voire le plus souvent, établis, comme l'illustrent les anecdotes romanesques relatives à deux ducs de Cilicie rapportées par Nicétas Choniatès.

Les ducs se trouvaient à Antioche avec des troupes de *tagmata* impériaux, dont la présence est attestée tout au long des décennies 1160 et 1170[6]. En sens inverse, les ducs de Cilicie disposaient des troupes des *douloi* de l'Empire, Arméniens roubénides, héthoumides, ainsi que des troupes de la principauté d'Antioche, qui participaient sous leur commandement aux combats régionaux ou étaient engagées, au nord, au-delà du Taurus[7].

Logiquement, c'est aussi à Antioche, auprès du duc, que se trouvait établie une part des recettes fiscales du duché de Cilicie, mais aussi de Chypre, dont les ressources avaient été rattachées par Manuel Comnène au financement des troupes continentales[8].

On ne trouve aucune mention d'un duc de Cilicie entre la capture d'Isaac Doukas Comnène et sa libération. Est-ce à dire que la fonction était vacante ou tombée en désuétude ? Ce n'est pas notre avis. Premièrement, une source arabe, 'Izz al-Dīn Ibn Šaddād, connaît à cette période un patrice qui n'est autre que Bohémond III, le prince « franc » d'Antioche[9]. Celui-ci, évanescent dans les sources de 1161 jusqu'à la seconde moitié des années 1170, paraît alors très actif, particulièrement en Cilicie. Au témoignage de Guillaume de Tyr, c'est du gouvernement impérial qu'il reçut la garde de

[4] JEAN KINNAMOS, livre V chap. 9.

[5] IBN AL-ATHIR, tome I, pp. 588-589 ; MIQUEL 2001, pp. 443-445. Ce terme, intégré à la langue arabe, est scrupuleusement réservé aux *Rûm* dans tous les textes où nous l'avons rencontré : ABOU 'L-FEDA, p. 24, 95 ; IBN AL-ATHIR, tome I, pp. 426, 588. Il est encore utilisé pour qualifier Michel VIII lui-même avant sa prise du pouvoir impérial par Abul-Faraj : ABUL-FARAJ, p. 483 ; 'IZZ AL-DĪN IBN ŠADDAD, chap. II. 70, 101, 197, 204, 221, 250, 252, 256, 280-281, 290, 312, 315, 328, 335, 348 et 351 ainsi que chap. III. 14, 52, 53, 54 et 57.

[6] MICHEL LE SYRIEN, tome III, livre XVIII, chap. VI ; MATHIEU D'ÉDESSE ET GRÉGOIRE LE PRÊTRE, chap. CCLXXXI et CCLXXXIII ; GUILLAUME DE TYR, livre XIX chap. IX et chap. XXX, livre XXII chap. XXIV ; JEAN KINNAMOS, livre IV chap. 24, livre V chap. 9 et livre VI chap. 11 ; NICÉTAS CHONIATÈS, *Manuel Comnène*, *Andronic Comnène*, livre I fol. 290, livre IV fol. 137-140, livre IV fol. 140 ; JEAN-CLAUDE CHEYNET (2), pp. 249-270.

[7] JEAN KINNAMOS, livre IV chap. 24.

[8] NICÉTAS CHONIATÈS, *Manuel Comnène*, livre V fol. 161.

[9] 'IZZ AL-DĪN IBN ŠADDĀD, 52-54 et 57.

la ville de Tarse, capitale de la Cilicie[10]. C'est aussi lui qu'on voit s'ingérer dans les conflits entre les frères roubénides, Rouben et Léon, qui sont décrits comme ses vassaux par les sources latines, mais dont la famille n'avait reconnu, depuis 1159, que l'autorité de Constantinople, exercée sur place par les ducs de Cilicie[11].

Le pseudo Smbat nous expose que : « Léon conçut des craintes du côté de son frère Rouben, auquel les perfides l'avaient dénoncé comme voulant se révolter contre son autorité. Léon s'enfuit à Tarse, et de là à Constantinople. Mais la protection toute-puissante de Dieu ne l'abandonna pas, et il fut accueilli avec beaucoup d'amitié par l'empereur [Alexis II] »[12]. La continuation de Guillaume de Tyr [1184] expose que : « […] Livon s'en ala en Antioche au prince Beymont, et le servit come vallet grant piece, tant à ce vint que Beymont le fist chevalier »[13]. Cette domestication antiochienne de Léon est à situer à la même époque que son voyage à Constantinople, en 1182 et elle prélude à un retour de Rouben III à plus de respect à l'égard du prince-patrice et de l'Empire.

Comme on l'observe, c'est en étroite collaboration avec sa sœur, la régente Marie d'Antioche, mère de son neveu, l'empereur Alexis II, que Bohémond gérait les affaires arméniennes. Ceci nous appelle à voir pleinement en Bohémond III un patrice des *Rûm* chargé, comme ses prédécesseurs les ducs de Cilicie et stratèges *autocratores*, des intérêts impériaux en Orient à la fin des années 1170 et au début des années 1180. Le prince d'Antioche avait les titres familiaux pour obtenir une telle fonction et son frère, Baudouin, avait déjà exercé un commandement militaire impérial en dirigeant l'aile droite de l'armée de Manuel à Mantzikert[14].

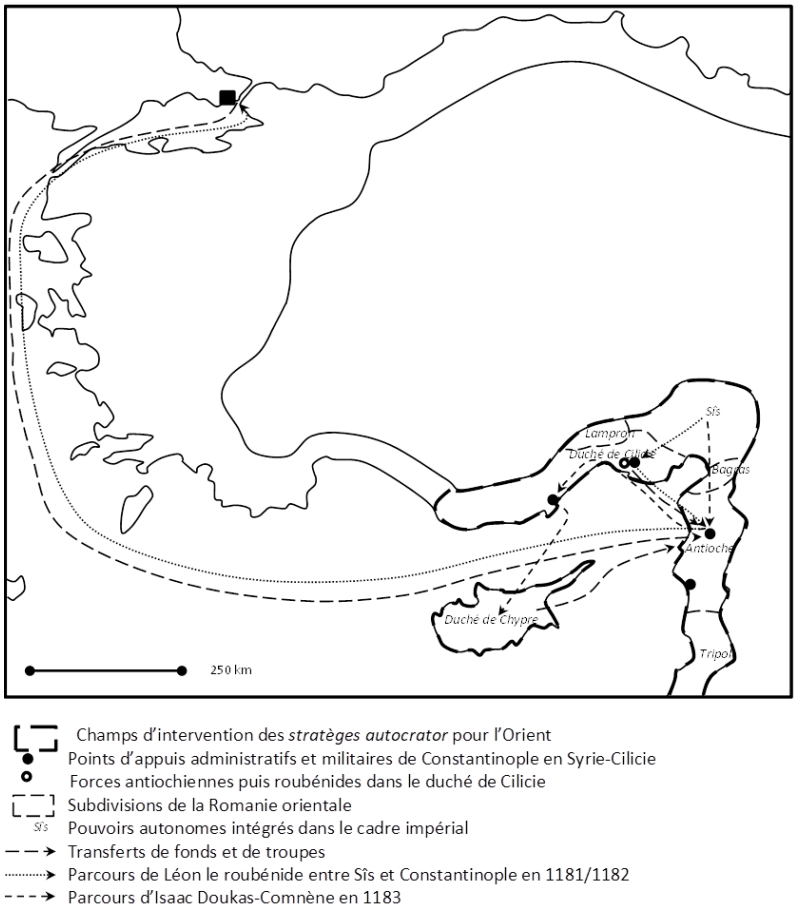
[10] GUILLAUME DE TYR, livre XXII chap. XXIV.

[11] *Idib.* ; SMBAT (PS.), chap. 13-15 ; MATHIEU D'ÉDESSE ET GRÉGOIRE LE PRÊTRE, chap. CCLXXIV-CCLXXV.

[12] SMBAT (PS.) (2), *in RHC Arm.*, tome I, p. 627 ; SMBAT (PS.), chap. 15.

[13] GUILLAUME DE TYR (CONT.), p. 213.

[14] GUILLAUME DE TYR, livre XXI chap. XII ; NICÉTAS CHONIATÈS, *Manuel Comnène*, livre VI fol. 180.



L'articulation antiochienne de l'Empire de Romanie en Orient au début des années 1180

Libération et usurpation d'Isaac Doukas Comnène

Dès lors, on ne s'étonne pas qu'Isaac, libéré de sa prison arménienne, soit venu avec femme et enfants à Antioche[15]. Il existe trois récits principaux de l'événement. Un émanant des milieux constantinopolitains, un de Chypre et le troisième d'Angleterre.

Nicétas Choniatès : « Il a été incarcéré dans une forteresse pendant de nombreuses années, au cours desquelles l'empereur Manuel est décédé. Plus tard racheté par les Hiérosolymitains, qui sont appelés des frères, il jugea approprié de retourner à sa patrie pour enrôler les aides d'Andronic en remboursement de l'argent de sa rançon sur le conseil de Théodora, sa maîtresse. […] Mais Isaac […] aspirait au pouvoir […], il utilisa malencontreusement l'argent, les

[15] BENOÎT DE PETERBOROUGH ET ROGER DE HOVEDEN, tome I fol. 55r, p. 254.

provisions et les forces auxiliaires qui lui avaient été envoyées de Byzance pour s'emparer du trône »[16].

Néophyte le Reclus : « L'empereur Manuel, de bonne mémoire, avait désigné un nommé Isaac comme gouverneur des places de la province d'Arménie [Cilicie]. Il sentit les villes bien protégées pendant quelques années, lorsque les Arméniens l'ont combattu, il fut enlevé, et vendu aux Latins. Cet homme fut vaincu par le fer au bout de quelques années et détenu. Manuel était mort et son fils Alexis était enfant, ce qui provoqua la régence d'Andronic sur l'adolescent. Celui-ci fit envoyer par le sénat de grosses sommes d'argent aux Latins d'Antioche pour qu'ils rachètent Isaac comme il a été dit ci-dessus »[17].

Roger de Hoveden : « Roupen envoya Isaac à son seigneur, Raymond [Bohémond III] prince d'Antioche ; et fut alors conclue une amitié entre chacun d'eux ; car ils étaient auparavant des ennemis l'un à l'autre. Et le prince reçut Isaac avec joie et exigea de lui soixante mille besants pour sa libération et une caution. Et il envoya des messagers aux riches de l'île de Chypre, demandant leur aide. Et quand ils virent qu'il avait été le neveu de l'empereur Manuel, qui avait été leur seigneur, et craignant la sévérité d'Andronic, ils envoyèrent trente mille besants qu'Isaac donna au prince d'Antioche ; et pour les trente mille restants, il laissa ses fils et sa fille. Libéré de la prison du prince d'Antioche, il vint à Chypre et les insulaires le reçurent et le firent prince de toute l'île […]. Pour finir, Raymond [Bohémond III], prince d'Antioche, envoya des messagers auprès d'Isaac, prince de l'île de Chypre, et lui réclama les trente mille besants »[18].

L'événement se situe durant l'année 1182. À Constantinople, le pouvoir effectif est passé aux mains d'Andronic Comnène qui n'a pas encore éliminé le jeune empereur Alexis II. Les deux sources grecques savent que c'est de Constantinople que partirent les sommes d'argent (et peut-être les instructions, à moins que l'initiative soit antiochienne) qui permirent la libération d'Isaac. C'était une chose déjà vue depuis que la principauté avait été agrégée à l'Empire. Déjà durant les années 1160, Manuel avait envoyé à Bohémond III des sommes d'argent pour la libération de Renaud de Châtillon[19].

Nicétas Choniatès ajoute que des troupes furent envoyées à Isaac. Elles le rejoignirent certainement, tout comme l'argent, là où il était : à Antioche. Outre cela, Nicétas Choniatès signale plus loin qu'Isaac traversa la Cilicie jusqu'en Isaurie avant de passer à Chypre. Or, c'est justement à

[16] NICÉTAS CHONIATÈS, *Andronic Comnène*, livre I fol. 290.

[17] NÉOPHYTE LE RECLUS, *in RHC Gr.*, tome I p. 561.

[18] BENOÎT DE PETERBOROUGH ET ROGER DE HOVEDEN, tome I fol. 55r, pp. 254-255.

[19] MICHEL LE SYRIEN, tome III livre XX chap. III.

la même époque que, sous la contrainte (1183), Bohémond III obtint de Roupen III l'évacuation d'un certain nombre de places ciliciennes[20].

Roger de Hoveden, qui ignore la participation financière de Constantinople à la libération d'Isaac, sait que c'est depuis Antioche que les contacts furent pris entre Isaac et les Chypriotes qui versèrent de l'argent à Antioche. L'auteur anglais parle, à la différence des deux Grecs, d'un « emprisonnement » d'Isaac à Antioche. Si l'on met cette allégation de côté – car tout ce qui peut jeter le discrédit sur Isaac est bon aux yeux des auteurs anglais[21] –, les éléments présentés entrent en fait dans la logique du fonctionnement de l'administration de l'Orient mise en place sous Manuel.

Ainsi, encore au début de l'année 1183, il n'y a en fait rien d'anormal dans les relations entre Bohémond III et Isaac ni dans celle entre ces deux officiers impériaux et Constantinople. Ce n'est qu'à la suite de l'élimination d'Alexis II par Andronic que les choses changèrent. Nous n'avons pas de récit des réactions antiochiennes, mais il faut comprendre la situation difficile dans laquelle se trouvait Bohémond III. Sa principauté, en 1164, n'avait été sauvée que par son inscription dans l'Empire dont la menace avait retenu la main de Nur Ad-Din[22]. Le pouvoir du prince en Cilicie était lié, comme l'a noté Claude Cahen, à tout ce qui était localement lié à Constantinople[23]. Mais, même à Antioche, le régime n'était plus celui des conquérants francs de 1098. La restauration du clergé grec, l'abaissement du clergé latin, la montée des éléments melkites étaient des faits patents qui trouvaient des traductions fiscales, sociales et juridiques[24]. Comme l'écrivit plus tard Bohémond IV, fils de Bohémond III et lui aussi patrice pour 'Izz al-Dīn : « Antioche ne tient son seigneur et sa justice que de l'empereur de Constantinople »[25].

Faute d'une impensable sécession, trop déstabilisatrice, Bohémond III ne pouvait que se lancer dans le mode habituel de contestation du pouvoir central en Romanie qu'était l'usurpation. Cependant, Bohémond III n'était pas lui-même un Comnène. Il lui fallait un candidat, et c'est alors qu'Isaac Doukas Comnène se saisit de la pourpre. Il avait les titres familiaux nécessaires. Il était bien connu du prince d'Antioche qui avait organisé sa libération. Outre cela, il était lié par son

[20] ANONYME ARMÉNIEN, p. 509 ; MICHEL LE SYRIEN, tome III livre XXI chap. IV ; SMBAT (PS.), chap. 16.

[21] COLLENBERG 1968 p. 147.

[22] IBN AL-ATHIR, tome I p. 540.

[23] CAHEN 1940, p. 424.

[24] REGESTES PONTIFICAUX, 561.

[25] REGESTES ROYAUX, 863 ; REGESTES D'INNOCENT III, XVI 192.

mariage aux Roubénides, ce qui intéressait ces derniers à l'entreprise[26]. Ces bouillants Arméniens furent d'une loyauté sans tache à l'égard d'Antioche tant qu'Isaac Doukas Comnène resta un candidat sérieux à l'empire.

Outre ces deux acteurs de premier plan, Isaac Doukas Comnène avait besoin d'un troisième soutien : celui du clergé orthodoxe d'Orient. En effet, un couronnement effectué par un prélat aussi haut placé que possible dans la hiérarchie ecclésiastique était une condition importante pour acquérir une crédibilité[27]. Les historiens ne se sont guère interrogés sur l'identité du prélat qui couronna Isaac Doukas Comnène. Michel le Syrien nous dit qu'il s'agit d'un patriarche consacré pour la circonstance :

> En ce temps, il y avait à Chypre, île des Grecs, un gouverneur nommé Comnéneh [Isaac Doukas Comnène]. Il se révolta contre l'empereur de Constantinople, rassembla les évêques grecs et leur ordonna d'instituer un patriarche qui sacra empereur ce Comnéneh. On proclama à Chypre cet empereur et ce patriarche, en opposition avec ceux de Constantinople[28].

Le prélat ne saurait être l'évêque autocéphale de Chypre. Aucun archevêque de Chypre ne correspond chronologiquement à la description[29]. Outre cela, une telle confusion entre un patriarche et un évêque autocéphale paraît hautement improbable sous la plume de Michel le Syrien[30]. Il y avait d'ailleurs un bien meilleur choix à faire pour couronner un prétendant à l'Empire. En Orient, le siège patriarcal d'Antioche pouvait prétendre rivaliser avec celui de Constantinople étant donné sa fondation pétrinienne. Stravros Georgiou a bien souligné, au regard de cas analogues, que le patriarche employé ne pouvait que s'inscrire dans les cadres préexistants de l'Église universelle. Il n'était pas question d'inventer un patriarcat de Chypre, anticanonique, pour la circonstance[31]. Cependant l'historien se trompe en avançant qu'aucune autre source ne vient confirmer Michel le Syrien lorsque celui-ci évoque un patriarche orthodoxe opérant alors en Orient.

---

[26] ERNOUL ET BERNARD LE TRÉSORIER, chap. XXXI ; GUILLAUME DE TYR (fr.), livre XXV chap. XIX.

[27] Ce problème du choix d'un prélat pour procéder à un couronnement impérial est à comparer au cas de Théodore Doukas au XIIIe siècle (GEORGES ACROPOLITÈS, chap. 21). Cette action provoqua une réaction du patriarcat œcuménique qui chercha à réaffirmer son autorité sur le secteur occidental de son territoire patriarcal, manière de rendre invalide l'acte ecclésio-politique du couronnement (REGESTES PATRIARCAUX [2], 1254-1255). Dans le cas d'un couronnement effectué par un patriarche d'Antioche, indépendant de Constantinople du fait des Conciles, une réaffirmation d'autorité du siège de Constantinople était sans efficacité.

[28] MICHEL LE SYRIEN, tome III livre XXI chapitre V.

[29] LAURENT 1949, pp. 33-41. Ici nous divergeons donc de COLLENBERG 1968, pp. 137 et 140, qui, forçant le texte de Michel le Syrien, parle d'un couronnement effectué par un « quasi patriarche » en la personne d'un évêque de Chypre.

[30] GEORGIOU 2017, pp. 198-199.

[31] *Ibid*., p. 198.

Le siège antiochien était alors vacant au début des années 1180. Le dernier titulaire, Cyrille, disparaît de la documentation en 1179[32]. À notre sens, c'est là qu'il faut chercher le siège du patriarche qui officia pour couronner Isaac Doukas Comnène. Dans le contexte de rupture entre Constantinople et l'Orient, un patriarche d'Antioche ne put qu'être élu avec l'assentiment des évêques melkites de Syrie et de Cilicie, et évidemment de Bohémond III, maître de sa principauté et arbitre des affaires ciliciennes. Notons que l'évincement par Andronic du patriarche de Constantinople, l'antiochien Théodose Ier, contribua certainement à jeter les melkites dans les bras des dissidents[33]. Personne ne semble jusqu'ici l'avoir remarqué, mais Eustathe de Thessalonique confirme en passant qu'il y avait bien à l'époque un patriarche melkite à Antioche et qu'il comptait parmi les ennemis d'Andronic :

> Tous [les proscrits d'Andronic], et d'autres encore qui avaient connu les mêmes malheurs, envoyèrent des délégations à plusieurs des plus puissants États qui se trouvent aux frontières orientales et occidentales. Certains excitaient la colère du sultan [de Rûm], en soulignant le crime honteux que constituait la mort de l'empereur Alexis [II], dont la vie avait été si brève ; le chef des Agarènes lui était fidèle à cause des relations qu'il avait entretenues avec son père Manuel. D'autres s'adressaient au patriarche d'Antioche, responsable de l'Église et de la population. D'autres encore au patriarche de Jérusalem, qui luttait avec une autorité quasi royale en faveur de la bonne cause. Ces deux personnages, après la mort de Manuel, entretenaient des liens d'amitié et d'alliance avec son fils, ce souverain qui avait enduré une si grande injustice[34].

Reprenons tous ces éléments dans l'ordre. Isaac, libéré des geôles arméniennes, vint à Antioche, dont le siège patriarcal était vacant, et, comme représentant impérial, eut l'occasion de s'aboucher avec des représentants ecclésiastiques locaux. Il eut ensuite l'opportunité de rencontrer leurs homologues de Cilicie et d'Isaurie lorsqu'il traversa ces provinces avant de passer en Chypre. Une fois l'usurpation constantinopolitaine connue en Orient, les évêques orientaux procédèrent à l'élection d'un patriarche qui avalisa les prétentions d'Isaac Doukas Comnène. Notre patriarche melkite anonyme agit dans cette séquence comme l'avait fait le patriarche Job d'Antioche qui soutint Thomas le Slave au IXe siècle, comme l'évêque d'Ochrida qui soutint celles de Théodore Doukas au XIIIe siècle et comme le patriarche de Jérusalem qui soutint Jean VI Cantacuzène au

[32] REGESTES PATRIARCAUX, 1126-1132, 1170-1171 et 1184.

[33] EUSTATHE, pp. 158-170 ; NICÉTAS CHONIATÈS, *Alexis II Comnène*, livre I fol. 265.

[34] EUSTATHE, p. 182.

XIVe siècle[35]. Cette solution – le couronnement d'un usurpateur par un prélat pouvant revendiquer une indépendance canonique par rapport à Constantinople – fut en fait classique car elle était à la disposition de tous les candidats contestant le *basileus* à partir des provinces. Nous voyons ici une nouvelle occurrence, méconnue mais éclairante, d'une tradition ancienne et durable.

Ainsi le patrice Bohémond (oncle de l'empereur et frère de la régente assassinés), le prétendant Isaac Doukas Comnène (le membre de la famille impériale disponible en Orient), Léon l'Arménien (cousin par alliance du précédent et obligé de Bohémond III) et un patriarche melkite d'Antioche anonyme (représentant d'une Église qui devait tant à Manuel Comnène et très liée à la famille princière d'Antioche depuis 25 ans) forment en réalité les éléments solidaires d'une entreprise collective de renversement de la tyrannie d'Andronic.

Saladin ou l'alliance de revers de Constantinople

Le trône d'Andronic était donc menacé par l'ensemble territorial formé par Antioche et ses dépendances de Cilicie et de Chypre, île dont Isaac Doukas Comnène s'était emparé sans coup férir. Quelles contre-mesures l'empereur de Constantinople pouvait-il employer ? Le pouvoir d'Andronic étant encore mal assuré, il lui était certainement difficile de dépêcher des troupes. En revanche, il pouvait se lancer immédiatement dans des tractations diplomatiques visant à affaiblir ses adversaires en les fixant en Orient, ce qui les empêcherait de brusquer une attaque.

On ne s'étonne donc pas qu'Andronic se soit empressé de conclure une entente avec Saladin qui, si l'on en croit une source latine isolée, aurait débouché sur la délimitation de zones d'influence. Constantinople devait recouvrer ses provinces ciliciennes, antiochiennes et chypriotes dissidentes et Saladin avait les mains libres contre Jérusalem[36]. Cette alliance eut un premier bénéfice pour Andronic. Lors d'une escarmouche sur les frontières d'Antioche, les troupes de Saladin capturèrent Constantin Ange, autre prince de la famille impériale réfugié à Antioche[37]. Il fut expédié à Andronic et eut les yeux crevés. Cependant, celui-ci ne savoura guère ce succès puisqu'il fut renversé, en 1185, par une révolte constantinopolitaine qui mit sur le trône le frère de sa victime, Isaac Ange.

[35] JEAN SKYLITZÈS, *Michel le Bègue*, fol. 31 ; MICHEL LE SYRIEN, tome III livre XII chap. IX ; GEORGES ACROPOLITÈS, chap. 21 ; JEAN CANTACUZÈNE, chap. XCII 1.

[36] REGESTES IMPERIAUX, tome II n°1563.

[37] ROBERT DE CLARI, chap. 21 ; LAURENT 1960, pp. 208-213 ; NICÉTAS CHONIATÈS, *Alexis II Comnène*, livre I fol. 258-259.

Au témoignage de Nicétas Choniatès, il y eut alors un moment de flottement. Isaac Ange était devenu empereur malgré lui, à l'inverse d'Isaac Doukas Comnène qui avait positivement défié le défunt tyran. Cependant, le *basileus* malgré lui contrôlait Constantinople. Il proposa à son rival oriental de se démettre, ce qu'Isaac Doukas Comnène refusa[38]. Face à la persistance de la menace orientale, Constantinople réagit en renouvelant l'entente avec Saladin et en préparant une offensive contre les dissidents[39].

C'est en 1186 que la flotte de Constantinople lança son attaque contre Chypre. Cette offensive est contemporaine de la pression de Saladin contre la Syrie chrétienne, le royaume de Jérusalem, puis Tripoli où règne Bohémond IV, fils de Bohémond III, contre Antioche et contre la Cilicie. Comment réagirent les dissidents orientaux et formaient-ils encore un groupe cohérent ? À notre sens oui, et cela se manifeste de plusieurs manières. D'abord on notera qu'Isaac Doukas Comnène et Bohémond III reçurent (en 1186 puis 1188) un même soutien, celui de Megaritès[40]. Cet amiral gréco-sicilien contribua à la défaite de la flotte de Constantinople, dont une partie des troupes et des navires passèrent sous la bannière d'Isaac Doukas Comnène. Megaritès revint ensuite, en 1188, au secours de Laodicée, port d'Antioche, ainsi que de Tripoli. Notons que sans l'aide apportée à l'usurpateur en 1186, le secours de 1188 à la Syrie du Nord aurait été très difficile, si ce n'est impossible car Constantinople aurait pu, depuis Chypre, nuire aux communications maritimes des flottes occidentales encore en nombre insuffisant. La solidarité entre Isaac Doukas Comnène et la Syrie dans la lutte contre la coalition unissant Constantinople et Saladin apparaît d'autant plus manifeste que le prétendant à l'Empire donna asile à au moins un grand seigneur franc du royaume de Jérusalem, Payen d'Haïfa[41]. Voilà qui cadre mal avec le portrait du grec perfide, allié des musulmans et persécuteur de Croisés…

Ensuite, c'est à partir de 1189 qu'est signalé pour la première fois l'établissement de l'autorité roubénide en Isaurie et sur la Cilicie orientale, précédemment attestées comme respectivement sous le contrôle d'Isaac Doukas Comnène et de Bohémond III[42]. Puisqu'il n'y a aucune trace de conflit à

[38] NICÉTAS CHONIATÈS, *Isaac Ange*, livre I fol. 369.

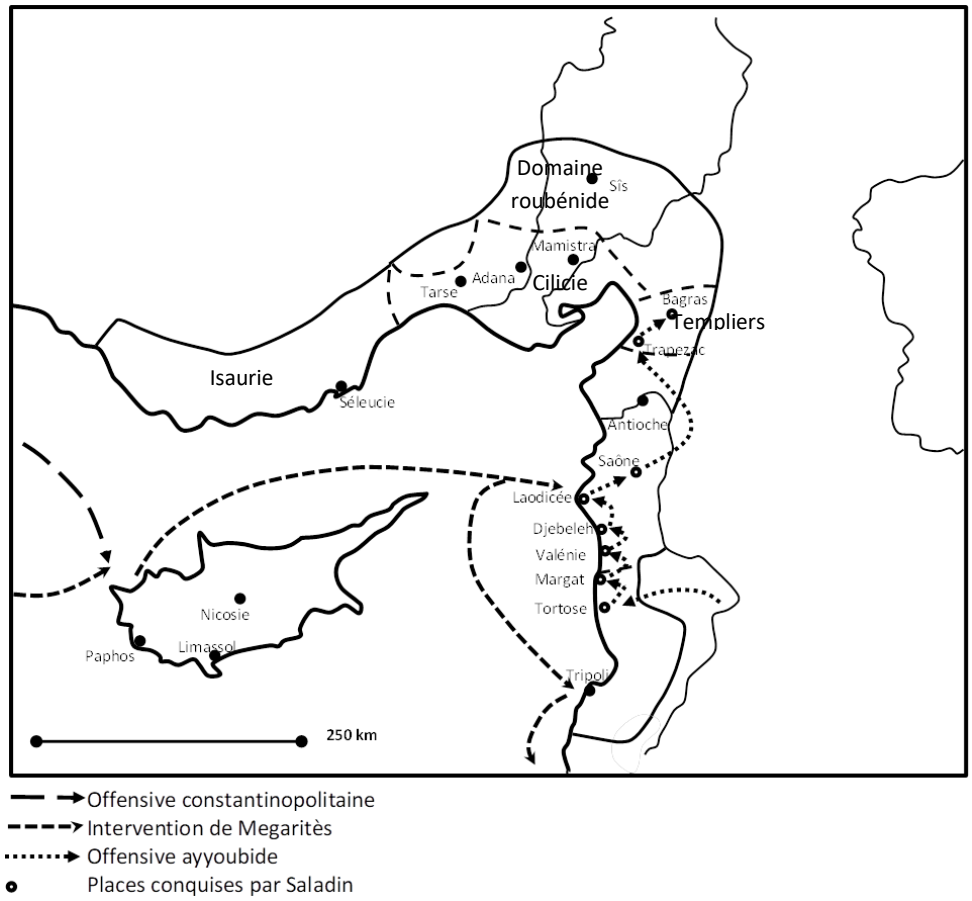
[39] Cette continuité de l'alliance entre Saladin et les *basileis* est attestée par : ABOU CHAMA, pp. 470-471 ; IBN AL-ATHIR (2), p. 299 ; MATHIEU DE PARIS, année 1189, fol. 261. Cf. aussi : ROSE 1992, pp. 239-249.

[40] NICÉTAS CHONIATÈS, *Isaac Ange*, livre I fol. 370 ; ABOU CHAMA, pp. 356-357 et 362-363 ; MAGNUS DE REICHERSBERG, fol. 511-512.

[41] FLORIAN BESSON 2017, p. 141.

[42] NICÉTAS CHONIATÈS, *Andronic Comnène*, livre II fol. 340. Michel le Syrien atteste de la passation de territoire du contrôle « grec » au contrôle roubénide sous Léon II. L'auteur syrien, s'il parle des victoires de Léon sur les Turcs,

cette époque, ni encore pendant plusieurs années, entre l'arménien et ses deux partenaires, nous en concluons que le transfert se fit volontairement dans le cadre d'une réorganisation coordonnée de la défense orientale entre les trois partenaires. À noter qu'on faisait le lien à Constantinople entre l'usurpateur oriental et les Arméniens. Les persécutions anti-arméniennes furent entamées sous Andronic et se poursuivirent sous Isaac Ange[43]. Elles n'auraient eu aucun sens si l'usurpateur oriental avait été en conflit avec Léon.



Les opérations militaires dans les provinces et dépendances orientales de la Romanie 1186-1188

Les sources musulmanes sont d'une utilité remarquable pour ce qui est de déterminer les rapports entre États chrétiens au Levant. Elles ont cette immense vertu de ne pas avoir de préférence

n'évoque pas de victoires arméniennes sur les Grecs, ce qui va dans le sens de transferts pacifiques (MICHEL LE SYRIEN, tome III livre XXI chap. VIII ; ANONYME ARMÉNIEN, p. 511 ; SMBAT [PS.], chap. 26).

[43] ABOU CHAMA, pp. 470-471 ; IBN AL-ATHIR (2), p. 299 ; MATHIEU DE PARIS, année 1189, fol. 261 ; GRÉGOIRE DGH'A, p. 281 ; ROSE 1992, pp. 239-249.

et de se permettre d'exposer dans un langage très cru ce qu'elles estiment être les données politiques. Indifférentes aux tendances et chicanes idéologiques et religieuses de chrétiens, elles n'ont pas les pudeurs qui conduisent aux ellipses qui parsèment les textes d'un Guillaume de Tyr, d'un Kinnamos, ou d'un Héthoum. C'est pour cette raison qu'en cas de divergences entre sources chrétiennes il est impératif de recourir aux sources musulmanes pour arbitrer comme nous allons le constater.

Saladin, après s'être emparé des places périphériques de la principauté d'Antioche, accorda une trêve à Bohémond III (1188)[44]. La flotte de Constantinople ayant été vaincue (1186), le sultan n'avait plus pour le moment à honorer son accord avec Constantinople en la laissant occuper la principauté. Cependant, il ne pouvait s'emparer d'Antioche pour lui-même sans prendre le risque de voir Isaac Ange passer du côté des Francs et laisser ceux-ci passer à travers ses terres pour marcher vers Jérusalem[45]. Geler la situation à Antioche revenait à maintenir les espoirs de Constantinople sans pour autant courir de risque militaire trop important. Le sultan lia explicitement dans l'accord la trêve et le risque de passage des Francs à travers la Romanie[46].

Mais cette trêve ne couvrait-elle qu'Antioche ou l'ensemble des territoires contrôlés par les dissidents impériaux d'Antioche, de Chypre et de Cilicie, traitant en bloc avec Saladin ? La seconde hypothèse est confortée par le témoignage de Beha ad-Din :

> Le 12 du mois de rebîa second [9 mai 1191 alors que Chypre est encore détenue par Isaac Doukas Comnène], nous apprîmes par une lettre venue d'Antioche qu'une bande de déserteurs francs, s'étant fait donner quelques barques afin de faire du butin sur mer aux dépens des chrétiens, était allé débarquer dans l'île de Chypre, un jour de fête. Une foule d'habitants s'était assemblée dans l'église, située près de la mer. Ces forbans assistèrent à la prière avec eux, puis, s'étant jetés sur eux, ils firent prisonniers toute la congrégation, tant les femmes que les hommes, et emmenèrent aussi les prêtres avec eux. Les ayant enlevés et placés dans leurs embarcations, ils les transportèrent à Laodicée[47].

[44] ABOU CHAMA, pp. 380-381.

[45] La mise en échec ou, au minimum, l'amoindrissement lors de la traversée de la Romanie des troupes occidentales était une partie de l'accord entre Saladin et Constantinople. Cf. ABOU CHAMA, pp. 389, 437 et 470-471.

[46] *Ibid.*, pp. 389 et 437.

[47] BEHA AD-DIN, p. 213. COLLENBERG 1968, p. 142, note cette attaque ayyoubide contre Chypre sans dire que la protestation consécutive vint d'Antioche. Il estime ensuite en remplaçant Guy de Lusignan par Isaac Doukas Comnène, dans ABOU CHAMA p. 509-510, qu'Isaac Doukas Comnène, *in extremis*, en appela à Saladin. Cette correction d'Abou Chama nous semble fallacieuse car les liens entre Guy de Lusignan et Saladin suffisent à expliquer le passage sans

L'auteur expose ici qu'en 1191, à la veille de l'attaque de Richard Cœur de Lion contre Chypre, c'est d'Antioche, donc de Bohémond, qu'étaient adressées les plaintes chypriotes contre la violation d'une trêve qui couvrait donc Chypre au même titre qu'Antioche.

Richard Cœur de Lion

À la lumière de ces éléments, il apparaît que jamais Isaac Doukas Comnène ne compta parmi les alliés de Saladin et le sultan l'exprime explicitement lui-même, dans une lettre postérieure, adressée au calife de Bagdad, où il expose sa politique à l'égard de Constantinople.

> [Saladin au calife en 1193 :] On ne doit ajouter aucune importance à nos pourparlers avec le maître de Constantinople [Isaac Ange] relativement à l'appui que nous lui prêterions contre Chypre [tenue par les Francs de Guy de Lusignan]. Car nous ne lui avons promis cet appui que lorsque [1185] le pays était aux mains de nos ennemis [Isaac Doukas Comnène][48].

Comment donc l'historiographie en est-elle venue à croire en une alliance entre Isaac Doukas Comnène et l'Ayyoubide, contradictoire avec tous les faits politiques, diplomatiques et militaires attestés ? Deux sources, découlant des mêmes informations ricardiennes, mentionnent cette improbable alliance. Il s'agit d'Ambroise dans son *Histoire de la Guerre Sainte* et de l'auteur anonyme de l'*Itinenarium peregrinorum* qui se livrent tous deux à des plaidoyers enflammés pour justifier les actions du roi[49]. Et pourtant, Ambroise nous permet de suivre pas à pas Richard Cœur de Lion et de douter des arguments qu'il expose plus loin. On apprend en le lisant qu'avant d'atteindre Chypre, le roi avait déjà foulé une terre de Romanie.

> [Richard à Rhodes]
> E si enquist e fist enquerre
> Del tirant qui Cipre teneit, […]
> Là reis Richarz une autre enprise
> Ateit ja dedens sa pensee,

recourir à la moindre modification des noms de personnes ni des noms de peuples utilisés par la source. Outre cela Abou Chama est confirmé, tel quel, par MACHAIRAS, 14.

[48] ABOU CHAMA, pp. 509-510.

[49] Cf. AMBROISE, v. 1392, et GEOFFROI DE VINSAUF, chap. 29, qui prétend que Saladin et Isaac Doukas Comnène avaient bu réciproquement leur sang… On s'étonne de la complaisance de l'analyse historique face au jugement porté par un texte sur un personnage qu'il cherche de manière aussi grotesque à discréditer. Cette cécité historique étonnante à l'égard de l'ensemble de l'épisode Isaac Doukas Comnène méritera une analyse pour elle-même de ses causes épistémologiques et académiques dont la portée excède ici notre sujet.

Eht vos la nef oltre passee,
E li reis al vent estriva
Tant que Dampnedeus l'ariva
Devant Cypre pres de la terre[50].

L'escale de Richard à Rhodes, île contrôlée par Isaac Ange et première ligne de la défense de Constantinople face à une offensive maritime organisée depuis l'Orient, est décisive dans l'affaire. Ce sont les Rhodiens qui accusèrent Isaac Doukas Comnène de multiples turpitudes et particulièrement d'être l'allié de Saladin.

Il est évident que les Rhodiens mentaient. Eux dont l'empereur, Isaac Ange, était effectivement l'allié de Saladin, avaient tout intérêt à intoxiquer les Croisés et même à les jeter contre le rebelle qui était sorti victorieux dans la confrontation navale de 1186.

D'après Ambroise, c'est bien à Rhodes que Richard décida d'attaquer Chypre. En somme, le *casus belli* de la prétendue tentative d'enlèvement de la sœur et de la fiancée de Richard est superfétatoire pour expliquer l'ouverture des hostilités. Celle-ci fut le fait du seul roi d'Angleterre, comme l'explique d'ailleurs une source musulmane[51].

Outre cela, un peu de critique externe de la documentation renforce cette certitude. Les sources qui évoquent la tentative d'enlèvement présentent un récit sans variation aucune, et découlent de toute évidence du récit officiel des événements par Richard. À vrai dire, si elle est plébiscitée par les sources occidentales découlant de cette version de bonne compagnie, cette historiette est absente des sources orientales grecques, arabes, arméniennes ou syriaques, et n'est même pas toujours présente dans les sources latines écrites en Orient[52]. La suite des événements

[50] AMBROISE, vv. 1310-1351.

[51] IBN AL-ATHIR, tome II pp. 42-43.

[52] L'histoire de l'enlèvement manqué figure dans les sources occidentales : BENOÎT DE PETERBOROUGH ET ROGER DE HOVEDEN, *Gesta Regis Henrici et Ricardi*, tome II fol. 164v, p. 164 ; AMBROISE, v. 2099 ; RADULPHE (abbé), pp. 64-65. Pour les sources latines orientales, elle figure dans : ANONYME CHYPRIOTE, 39 ; ERNOUL ET BERNARD LE TRÉSORIER, chap. XXIV. Ces compilations sont plus tardives. Il n'en est pas dit mot dans : ESTOIRE DE ERACLES EMPEREUR, livre XXV, chap. XIX-XXVI, *in RHC Occ.*, tomes I-II. En ce qui la concerne la *Continuation* de GUILLAUME DE TYR (2), 112, présente une version très atténuée de l'événement. Isaac aurait invité la reine Jeanna à toucher terre et, devant son refus, ne tenta pas de l'enlever mais se contenta de mettre le rivage en état de défense. Ces deux dernières sources latines sont les plus proches chronologiquement des faits.

montre le malaise que provoquèrent, même parmi les Croisés, l'action de Richard et la nécessité où il fut de se justifier[53]. L'histoire de l'enlèvement manqué répondait trop à ce besoin.

Dès que les hostilités débutèrent à Chypre, les partenaires d'Isaac Doukas Comnène ne purent qu'être ébahis par ce qui était en train de se dérouler. Richard, venu pour secourir les chrétiens de Terre Sainte, s'attaquait à leur partenaire, qui plus est à leur candidat au trône impérial et se faisait le jouet des intrigues de Constantinople. Roger de Hoveden permet de deviner la réaction de Bohémond III. Il vint à Chypre pour rencontrer Richard alors qu'Isaac s'était replié face au croisé. Le patrice d'Antioche, accompagné de son fils Bohémond (IV), comte de Tripoli, et de Léon l'Arménien, se présenta devant le roi[54]. La chronique anglaise présente dans le paragraphe suivant les conditions d'un accord de cessation des hostilités. Nul doute que ce second fait découle du premier. L'accord prévoyait le passage de troupe d'Isaac sur le continent pour la défense des places chrétiennes. Mais, outre cela, Richard exigea la remise de la fille d'Isaac, et c'est sur ce point que l'accord achoppa. Il faut comprendre ce qu'il y avait là d'inadmissible. Un prince grec local, autonomiste, aurait pu souscrire, mais pas un candidat sérieux à l'Empire. Accepter une telle condition revenait à perdre tout crédit dans la course pour le trône de Constantinople. Les hostilités reprirent, Bohémond et ses acolytes disparaissent du récit, et Isaac vaincu fut capturé par Richard. Le vaincu passa sous la garde des Hospitaliers, dans le comté de Tripoli[55]. Selon Roger de Hoveden, Isaac Doukas Comnène mourut dans sa prison hospitalière avant que Richard ne quitte la Syrie, nous savons qu'il n'en est rien et nous allons dire quelques mots de la fin de sa carrière[56].

La rupture de l'hégémonie antiochienne et la fin de la carrière d'Isaac Doukas Comnène

La fin des hostilités et le départ de Richard en 1193 furent suivis d'un renversement de l'équilibre régional. Le roubénide Léon, non content de ne pas vouloir rendre à Bohémond III, jusqu'ici son supérieur, certaines places, le captura et tenta de se faire remettre Antioche. Cette

[53] AMBROISE, vv. 12323-12324 ; ANONYME CHYPRIOTE, 51 ; ERNOUL ET BERNARD LE TRÉSORIER, chap. XXVI ; ANSBERT, p. 114.

[54] BENOÎT DE PETERBOROUGH, tome II fol. 164r, p. 165. Curieusement COLLENBERG 1968, p. 149, ne prend pas en compte cet épisode dans son interprétation de l'accord mort-né entre Richard et Isaac. Cela découle à notre sens d'une sous-estimation initiale du rôle d'Antioche dans la mise en branle de l'entreprise de conquête du pouvoir par Isaac Doukas Comnène.

[55] Selon GEOFFROI DE VINSAUF, chap. 41, c'est Guy de Lusignan qui reçut, au moins initialement, la garde d'Isaac Doukas Comnène.

[56] BENOÎT DE PETERBOROUGH tome II fol. 166v, p. 173.

dernière ambition buta sur la résistance des populations d'Antioche soutenues par le comte de Tripoli Bohémond IV. C'est à cette même époque qu'Isaac Doukas Comnène reparaît une dernière fois. Voici ce dont témoigne Nicétas Choniatès :

> « Après ce dernier malheur [l'avancée des Turcs en Phrygie], un autre plus grand suivit. Il s'agissait d'Isaac [Doukas] Comnène que j'ai mentionné dans mes précédents livres. Il était devenu maître et destructeur de l'île de Chypre, il fut capturé par le roi d'Angleterre, qui était parti pour la Palestine par la mer, et présenté à ses compatriotes comme un esclave voulant fouetter. Le bruit courut partout que le voleur avait souffert une mort misérable, mais il a été prouvé plus tard que sa disparition n'était qu'une fausse rumeur ; libéré de ses fers et relâché de prison, il ne put tenir en place, il prit rapidement la route vers Kay-kosrow, le maître de la ville d'Iconion, et bien accueilli par ce dernier comme son invité, il raviva son ancienne passion pour le trône. L'empereur Alexis [III], encouragé par l'impératrice Euphrosyne, qui avait été proche d'Isaac, envoya de nombreuses lettres pour le rappeler. Il refusa opiniâtrement et fut offensé par le contenu de ces lettres, car il disait savoir seulement diriger et non être dirigé ; à présent il dirigeait les autres et n'obéissait plus.
>
> Il écrivit des lettres aux hommes importants d'Asie, ne proposant aucune action interdite ou séditieuse contre les autorités en place, mais promettant des récompenses à tous ceux qui lui obéiraient quand il serait parvenu à devenir empereur »[57].

Notons que le fait que Roger de Hoveden soit convaincu qu'Isaac était mort en 1193 est intéressant. Écho de la vision plantagenèse, l'auteur anglais peut refléter une nouvelle intoxication dont le roi, coutumier du fait, aurait été victime cette fois de la part des geôliers d'Isaac, les Hospitaliers, et du comte de Tripoli, Bohémond (IV)[58]. En effet, pour Bohémond (IV) de Tripoli et son père, Bohémond III d'Antioche, un rapprochement avec les Turcs face à la montée en puissance des Arméniens était nécessaire, et une éventuelle victoire d'Isaac Doukas Comnène contre l'empereur de Constantinople pouvait encore être souhaitée. Contre les Arméniens, l'allégeance constantinopolitaine (favorisant l'indispensable union gréco-latine des Antiochiens) et l'appui seldjoukide furent les axiomes de la politique de Bohémond IV dans les décennies suivantes.

Nicétas Choniatès est-il le seul auteur à évoquer la dernière phase de la carrière d'Isaac ? Un passage de la continuation de Guillaume de Tyr, de 1184, doit être versé au dossier.

[57] NICÉTAS CHONIATÈS, *Alexis III Ange*, livre I fol. 463-464.

[58] Cependant le doute régnait et la question du sort d'Isaac influa sur les négociations relatives à la captivité de Richard dans l'Empire romain germanique : cf. COLLENBERG 1968, pp. 161-162.

> En icel tens que Haymeri de Lezignam fu corones a roi de Chypre en l'isle, si avoit un maufaitor que l'on nomeit Canaqui, dou tens des Grex, qui mout de mal faisoit en l'isle as crestiens. Quant le roi Haimeri sot la novele de celui, il comanda que il fust pris, et qui qui li amenreit, il li donreit .m. bezanz por faire de lui justise. Ensi come il sot que le rei le faisoit querre, il s'en foï de l'isle de Chypre, et ala en la Celice au Griffon que l'on nomeit Kirsac, et esteit seignor d'Antioche qui est sur la mer, qui ancienement fu dite Antioche Pisside. Le devant dit maufaitor trova grant recuevre en celui seignor Kirsac. Il le resut mout volentiers, por ce qu'il savoit qu'il esteit mout hainous as crestiens. Car il meismes l'estoit aussi. Icelui devant dit Cannaqui requist au devant dit Kirsac que il li feist armer un galion por guerroier les genz de Chypre. Kyrsac le fist mout volontiers, come celui qui desiranz estoir de ce. Ensi come il commanda, si commença a corssegier environ l'isle de Chypre[59].

On ne voit guère qui d'autre qu'Isaac Doukas Comnène pourrait être ce Kyr Isaac, installé en territoire seldjoukide, vers qui se tournaient des Chypriotes mécontents du nouveau régime franc. L'identification est d'autant plus assurée que, dans la suite du récit, le roubénide Léon sert d'intermédiaire au règlement entre les Francs de Chypre et le Kyr Isaac. Sa parenté par alliance avec Isaac Doukas Comnène le désignait pour jouer ce rôle.

À la lumière de ces deux derniers épisodes, il apparaît qu'Isaac Doukas Comnène joua, jusqu'à sa mort, en 1195, un rôle politique actif entre la Romanie orientale (en décomposition après 1191) et Constantinople.

Conclusion

C'est dans les moments de crise que la vérité des structures politiques apparaît le plus nettement. De ce point de vue, celle ouverte entre 1183 et 1195 par le coup d'État d'Andronic Comnène a révélé à la fois la cohérence et les faiblesses de l'œuvre de Manuel Comnène en Orient.

Les solidarités entre élites régionales grecques, franques et arméniennes, créées dans le cadre impérial depuis une génération, ont permis à cette faction d'organiser de manière cohérente sa riposte au coup de force constantinopolitain et de résister de manière relativement efficace aux attaques convergentes venues de Constantinople et de Saladin.

Mais la Romanie orientale n'était pas le seul projet politique disponible pour les acteurs locaux. L'identité latine et l'idéologie de la Croisade incarnée par Richard Cœur de Lion vinrent se

[59] GUILLAUME DE TYR (CONT.) (2), chap. 149.

percuter à celle-ci. De leur côté, les Roubénides, depuis la première moitié du XIIe siècle, s'étaient faits les porteurs d'un projet politique alternatif, celui de l'invention d'une monarchie arménienne, autodésignée comme héritière de l'antique royauté disparue au XIe siècle.

Antioche, qu'il s'agisse des héritiers des conquérants de 1098 ou, plus encore, des élites melkites, n'avait rien à gagner au projet arménien si ce n'est une tutelle. Les Antiochiens n'étaient guère mieux lotis dans la perspective de la Croisade qui subordonnait leurs besoins à ceux du royaume de Jérusalem. À l'inverse, l'idée impériale orientale, facteur d'union des populations gréco-latines contre l'Arménie et de rehaussement du lustre de la cité, leur offrait une perspective : celle d'être, à l'échelle régionale, le pôle impérial.

Après la disparition d'Isaac Doukas Comnène, les princes d'Antioche se réconcilièrent avec Constantinople et ne soutinrent plus d'usurpateur. Ils s'en tinrent structurellement à la position exposée par Bohémond IV en 1213 : « Antioche ne tient son seigneur et sa justice que de l'empereur de Constantinople »[60], qu'il soit grec ou latin, et ceci jusqu'à la destruction de la cité en 1268.

L'histoire de cette imposture étant élucidée, restera à démêler les mécanismes qui permirent la survie durable de celle-ci dans l'Histoire entendue comme science et comme discipline universitaire. Cela nous invitera à nous interroger sur la généalogie des découpages académiques et leur force discrète mais puissante sur nos perceptions intuitives des données historiques.

[60] REGESTES ROYAUX, 863 ; REGESTES D'INNOCENT III, 192.

Bibliographie

Littérature scientifique :

BESSON 2017 — F. BESSON, *Les barons de la chrétienté orientale, Pratiques du pouvoir et culture politique en Orient Latin*, Thèse de l'université de Paris, 2017

BRÉHIER 1992 — L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, Paris 1992

CAHEN 1940 — C. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris 1940

CHEYNET 1996 — J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestation à Byzance 963-1210*, Paris 1996

CHEYNET 1996a — J.-C. CHEYNET, *Sceaux de plomb du musée d'Hatay (Antioche)*, Revue des Études byzantines, 54/1996, pp. 249-270

COLLENBERG 1968 — W. H. RUDT DE COLLENBERG, *L'empereur Isaac de Chypre et sa fille (1155-1207)*, Byzantion, 38.1/1968, pp. 123-179

FAVIER 2014 — J. FAVIER, *Les Plantagenêts, origine et destin d'un empire, XIe-XIVe siècles*, Paris 2014

GEORGIOU 2017 — S.G. GEORGIOU, *The Regime of Isaac Doukas Komnenos (1184-1191) in Cyprus. The Testimony of Michael the Syrian*, Bizantinistica, 18/2017, pp. 191-199

GROUSSET 2006 — R. GROUSSET, *Histoire des Croisades, I. L'anarchie franque*, 1188-1291, Paris 2006

LAURENT 1949 — V. LAURENT, *La succession épiscopale des derniers archevêques grecs de Chypre, de Jean le Crétois (1152) à Germain Pèsimandros (1260)*, Revue des Études byzantines, 7/1949, pp. 33-41

LAURENT 1960 — V. LAURENT, *Le sébastocrator Constantin Ange et le péplum du musée de Saint-Marc à Venise*, Revue des Études byzantines, 18/1960, pp. 208-213

LILIE 1993 — R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, Oxford 1993

MINOIS 2017 — G. MINOIS, *Richard Cœur de Lion*, Paris 2017

MIQUEL 2001 — A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle, II. Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, Paris 2001

PATLAGEAN 2007 — É. PATLAGEAN, *Un Moyen Âge grec. Byzance IXe-XVe siècle*, Paris 2007

RICHARD 2008 — J. RICHARD, *Histoire des Croisades*, Paris 2008

ROSE 1992 — R.B. ROSE, *The native Christians of Jerusalem, 1187-1260*, in B.Z. KEDAR (éd.), *The Horns of Hattin*, Jérusalem 1992, pp. 239-249

Sources :

'IZZ AL-DĪN IBN ŠADDĀD — A.-M. EDDÉ (trad.), *'Izz al-Dīn Ibn Šaddād, Al-A'Lāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarā' al-Šām wa l-Ǧazīra*, Damas 1984

ABOU 'L-FEDA — ABOU 'L-FEDA, *Annales*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens orientaux*, I, Paris 1872-1906

ABOU CHAMA — ABOU CHAMA, *Le Livre des Deux Jardins*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens orientaux*, IV, Paris 1898

ABUL-FARAJ — ABUL-FARAJ [Bar Hebraeus], in M. REINAUD (trad.), *Chroniques arabes traduites et mises en ordre*, Paris 1829

AMBROISE — AMBROISE, *L'Estoire de la guerre sainte*, Paris 1897

ANONYME ARMÉNIEN — ANONYME ARMÉNIEN, *Chronique rimée des rois de petite Arménie*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Documents arméniens*, I, Paris 1869

ANONYME CHYPRIOTE — ANONYME CHYPRIOTE, *Chronique de Terre-Sainte*, in G. RAYNAUD (éd.), *Les gestes des Chiprois*, Genève 1887

BEHA AD-DIN — BEHA AD-DIN ABOU AL-MEHACEN YOUSSOUF, *Anecdotes et beaux traits de la vie du sultan Youssouf*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Orientaux*, III, Paris 1884

BENOÎT DE PETERBOROUGH — BENOÎT DE PETERBOROUGH et ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici Secundi et Ricardi*, I-II, Londres 1867

ERNOUL ET BERNARD LE TR.	L. DE MAS LATRIE (éd.), *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, Paris 1971
EUSTATHE	P. ODORICO (trad.), *Eustathe de Thessalonique, Relation sur la dernière – plaise à Dieu – prise de Thessalonique*, in *Thessalonique, Chronique d'une ville prise*, Paris 2005
GEOFFROI DE VINSAUF	GEOFFROI DE VINSAUF, *Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, Aldershot 2005
GEORGES ACROPOLITÈS	J. DAYANTIS (trad.), *Georges Acropolitès, Chronique du XIIIe siècle : l'empire grec de Nicée*, Paris 2012
GRÉGOIRE DGH'A	GRÉGOIRE DGH'A, *Élégie sur la prise de Jérusalem*, in *RHC Arm.*, I, Paris 1869
GUILLAUME DE TYR	GUILLAUME DE TYR, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum / L'estoire de Eracles empereur*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, I, Paris 1844
GUILLAUME DE TYR (CONT.)	CONTINUATEUR DE GUILLAUME DE TYR, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum / L'estoire de Eracles empereur*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, II, Paris 1859
GUILLAUME DE TYR (CONT.) (2)	M.R. MORGAN (éd.), *La Continuation de Guillaume de Tyr, 1184-1197*, Paris 1982
GUILLAUME DE TYR (FR)	GUILLAUME DE TYR, *L'estoire de Eracles empereur*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, II, Paris 1859
IBN AL-ATHIR	IBN AL-ATHIR, *Kamel-Altevarykh*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens orientaux*, I et II, Paris 1872-1906
IBN AL-ATHIR (2)	IBN AL ATHIR, *Histoire des Atabegs de Mossoul*, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens orientaux*, II, Paris 1876
JEAN CANTACUZÈNE	L. SCHOPEN (trad.), *Jean Cantacuzène, Imperatoris historiarum libri IV*, Bonn 1828-1832
JEAN KINNAMOS	J. ROSENBLUM (trad.), *Jean Kinnamos, Chronique*, Paris 1972

JEAN SKYLITZÈS	J.-C. CHEYNET – B. FLUSIN (trad.), *Jean Skylitzès, Empereurs de Constantinople*, Paris 2003
MACHAIRAS	A. CHATZISAVAS – I. CERVELLIN-CHEVALIER (trad.), *Une histoire du doux pays de Chypre : traduction du manuscrit de Venise de Leontios Machairas*, Besançon 2002
MAGNUS DE REICHERSBERG	W. WATTENBACH (éd.), *Magnus de Reichersberg, Chronicon*, in *Monumenta Germaniae historica*. *Scriptores*, XVII, Hanover 1861
MATHIEU D'ÉDESSE	A. DURAND (trad.), *Chronique de Mathieu d'Édesse (926-1136) avec continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162*, Paris 1859
MATHIEU DE PARIS	MATHEW PARIS, *Chronica Majora*, I-VII, Cambridge 2012
MICHEL LE SYRIEN	J.-B. CHABOT (trad.), *Michel le Syrien, Chronique*, I-IV, Paris 1899-1910
NÉOPHYTE LE RECLUS	NÉOPHYTE LE RECLUS, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Grecs*, I, Paris 1875
NICÉTAS CHONIATÈS	H.J. MAGOULIAS (trad.), *O City of Byzantium. Annals of Niketas Choniates*, Detroit 1984
RADULPHE (ABBÉ)	RADULPHI COGGESHALAE ABBATIS, *Ex Radulphi Coggeshalae Abbatis Chronico Anglicano*, in *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, XVIII, Paris 1879
REGESTES D'INNOCENT III	in J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina*, CCXVI, Paris 1841-1855
REGESTES IMPÉRIAUX	F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströnischen Reiches* von 1025-1204, Berlin 1929
REGESTES PATRIARCAUX	G. VENANCE, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople, volume I, les actes des patriarches. Fascicule III. Les regestes de 1043 à 1206*, Istanbul 1947
REGESTES PATRIARCAUX (2)	L. VITALIEN, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople, volume I, les actes des patriarches de Constantinople. Fascicule IV. Les regestes de 1208 à 1309*, Paris 1971

REGESTES PONTIFICAUX	A. POTTHAST, *Regesta pontificum Romanorum inde ab anno post Christum natum MCXCVIII usque ad annum MCCCIV*, I-II, Berlin 1874-1875
REGESTES ROYAUX	R. RÖHRICHT, *Regesta regni Hierosolymitani (MXCVII-MCCXCI)*, Innsbruck 1893-1904
ROBERT DE CLARI	ROBERT DE CLARI, *La Conquête de Constantinople*, Paris 2004
SMBAT (PS.)	G. DEDEYAN (trad.), *Chronique attribuée au connétable Smbat*, Paris 1980
SMBAT (PS.) (2)	PSEUDO SMBAT, in *Recueil des Historiens des Croisades. Documents arméniens*, I, Paris 1869

LES POPULATIONS DES PROVINCES ORIENTALES DE L'EMPIRE BYZANTIN AUX Xe ET XIe SIÈCLES : IMMIGRÉS, MERCENAIRES, TRANSFUGES

Michel Giallurachis – Aix-Marseille Université CNRS, LA3M Aix-en-Provence

***Résumé* :** L'objectif de cet article est de présenter les différentes populations d'origine non grecque des frontières orientales de l'Empire byzantin durant le Xe et le XIe siècles, une période dans laquelle Byzance vit ses frontières s'élargir mais aussi se rétrécir rapidement, ce qui entraîna de forts mouvements de populations qui vinrent s'installer dans l'Empire, ou bien le fuir en raison de sa politique religieuse oppressive envers les chrétiens qui ne respectaient pas le concile de Chalcédoine, ou bien envers les Manichéens. À travers ces mouvements, on pourra ainsi étudier de quelle manière les Byzantins accueillaient et pouvaient intégrer des peuples d'origine non orthodoxes, et la politique qu'ils appliquaient envers les chrétiens qu'ils considéraient comme hérétiques.

***Mots-clés* :** Immigration, frontière, populations, Orient, Byzance.

Aux Xe et XIe siècles, l'Empire byzantin connaît une de ses périodes les plus prospères. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'Empire : celle d'un grand essor politique et culturel. Les souverains byzantins s'emploieront à faire de Byzance la plus grande puissance du monde chrétien, avant de subir les multiples attaques des Normands et surtout d'un nouvel ennemi venu des steppes orientales, les Turcs. Cependant, même s'il se revendique culturellement hellénique, l'Empire se montre accueillant avec les populations étrangères qui n'hésitent pas à venir s'y réfugier pour y obtenir sécurité, voire même, pour les aristocrates d'autres contrées, gloire et fortune. Aujourd'hui, quand l'Europe rencontre des difficultés pour l'accueil des étrangers, une telle thématique ne peut que nous interpeller en étudiant le point de vue des Byzantins vis-à-vis de l'autre. Comment leurs gouvernants s'attachèrent-ils à contrôler les déplacements des communautés étrangères à l'intérieur de leur territoire ? Quels critères employèrent-ils pour que ces nouveaux venus soient intégrés dans la société ? Et comment organisèrent-ils la frontière de leur État ?

1. Les populations orientales de l'Empire au Xe siècle

1.1. Les Arméniens au service de l'Empire

Depuis l'empereur Héraclius, dont le règne voit la naissance des invasions arabes dans l'Empire byzantin, l'Asie Mineure connut de nombreux déplacements de populations. Parmi celles-ci, il faut d'abord prendre en compte les Arméniens, dont la présence remonte à de nombreux siècles. Leur rôle fut particulièrement important dans l'Empire. En outre, Byzance leur confia la garde du territoire et surtout, pour les membres de l'aristocratie, la détention de hautes charges administratives et militaires.

Durant les siècles précédant la période de notre exposé, l'Empire, qui fut menacé jusqu'aux portes de sa capitale, fut contraint d'organiser un nouveau système de défenses pour contrer les envahisseurs. Ce nouveau système de défense protégeant Byzance pendant la plus grosse partie de notre période d'étude vit la constitution de thèmes. Parmi ceux-ci on doit citer les *mikra armenika themata,* qui furent constitués durant la reconquête byzantine du Xe siècle, sur la frontière orientale[1]. À l'intérieur de ces thèmes, les populations non helléniques eurent la plupart du temps entre leurs mains la défense de leur territoire. Parmi ces populations, un rôle primordial fut donné aux populations arméniennes qui servirent à la fois de cadres militaires et de simples soldats. Ces nouveaux thèmes de petite taille se restreignaient généralement à une forteresse confiée à un officier ou stratège arménien. Les attributions civiles et les troupes dont disposaient ces stratèges ne leur permettaient pas autre chose qu'une défense ponctuelle. C'est pour les stratèges de ces thèmes que l'empereur Nicéphore Phokas constitua un traité sur l'art et la manière de mener une guérilla, le *De Velitatione,* qui présente par la même occasion les missions confiées aux soldats[2].

Cette catégorie de soldats, d'origine arménienne, *les Akrites,* ont eu pour meilleur représentant Digénis Akritas[3], même si celui-ci était à moitié issu de la famille Doukas par sa mère et Arabe par son père. Le roman, dont Digénis est le héros, a pour principal intérêt dans notre propos de présenter le monde des *Akrites* constitué d'une population arménisée pour la majeure partie d'entre eux, éloignée du pouvoir central et en contact avec l'ennemi musulman. Ce roman, comme le *De Velitatione,* laisse apercevoir le fossé qui régnait entre Constantinople et les provinces orientales. Il existait dans ces thèmes un véritable sentiment identitaire parmi leurs habitants qui se réclamaient

[1] DEDEYAN 2002, p. 17.

[2] DAGRON 1986.

[3] ODORICO 2002. Ce roman fut écrit sous les Comnènes pour rappeler une sorte de paradis perdu, à reconquérir, situé dans les anciennes provinces orientales de l'Empire aux mains des Turcs.

certes Romains, mais qui se reconnaissaient différents des habitants des autres thèmes. La proximité de l'ennemi à la frontière créa un monde distinct mêlant plusieurs cultures et dans lequel les défenseurs pratiquaient la même guérilla. La population bilingue fournissait non seulement des soldats, mais aussi des guides et des espions. Nous savons qu'à Tarse, en territoire califal, une partie de l'impôt servait à payer les guides arméniens[4].

Beaucoup de nobles arméniens immigrèrent également dans l'Empire pour obtenir titres et richesses. La condition principale pour accéder au rang d'aristocrate byzantin était d'adopter le christianisme orthodoxe et de renier ses anciennes croyances. Sous les derniers empereurs iconoclastes, lorsque les Byzantins reprirent une politique offensive à l'encontre des musulmans et annexèrent progressivement une partie des principautés arméniennes, beaucoup d'aristocrates arméniens rejoignirent le camp impérial. Une des raisons premières étaient les conditions militaires et fiscales que le Califat de Bagdad exigeait, alors que ce dernier était en plein affaiblissement. L'arrivée au pouvoir également de Basile Ier, d'origine arménienne, favorisa la mise en avant de nombreux Arméniens, qu'ils aient résidé dans l'Empire depuis de nombreuses années ou qu'ils soient des nouveaux venus. L'objectif de Basile Ier était de renforcer son autorité en s'appuyant sur des familiers. Les sources byzantines présentant le règne des empereurs de la dynastie macédonienne citent de nombreux officiers portant des noms laissant deviner des origines arméniennes[5]. On citera, entre autres, les Taronites, les Tzimiskai, les Lekapenoi ou bien les Tornikioi. Rapidement assimilés[6], ces aristocrates pourront se vanter d'avoir obtenu des dignités égales à celles des Byzantins d'origine plus lointaine[7].

Cette politique qui visait à attirer les Arméniens dans l'Empire était pour celui-ci une source d'intérêts plus qu'attractive. Les soldats des *mikra armenika themata*, en échange de bienfaits, fournissaient à Byzance une défense efficace face à l'ennemi, et la distribution de titres et de charges aux nobles arméniens permettait aux Byzantins de mieux contrôler les terres d'où provenaient ces derniers. L'Empire, tout au long de notre période d'étude, a dû en effet rechercher le soutien des aristocrates locaux, particulièrement ceux des frontières, qui avaient sur place des réseaux de parents et de serviteurs, comme le suggère Katakalon Kekaumenos[8]. Cependant, il faut

[4] CANARD 1964, p. 45.

[5] DEDEYAN 2008, p. 309.

[6] CHEYNET 2003.

[7] CHEYNET 2010, pp. 42-60.

[8] CHEYNET 2005, p. 104 et KEKAUMENOS 1998, pp. 84-86.

noter qu'au Xe siècle, les grandes charges militaires aux frontières étaient confiées à des officiers non originaires de la région pour éviter qu'il y ait des révoltes régionales à l'encontre des autorités byzantines[9]. Ce ne sera qu'en temps de crise au XIe siècle que l'Empire sera obligé d'adopter, comme on le verra un peu plus loin, une politique quelque peu différente.

1.2. Les Pauliciens

L'Orient byzantin regroupait également en son sein une population chrétienne dite « hérétique » car manichéenne. Cette secte, depuis la période de l'iconoclasme, avait pris une ampleur particulièrement importante. Souvent persécutés par le pouvoir byzantin, les membres de cette secte eurent souvent l'habitude au IXe siècle de se réfugier en territoire arabe, où ils devinrent particulièrement menaçants à la frontière orientale de l'Empire, proche du thème des Arméniaques[10]. Pour les Pauliciens, comme pour tout chrétien oriental de rite non chalcédonien, le pouvoir musulman était un allié efficace contre l'intolérance de l'Église byzantine. Regroupés dans un état vassal du califat, avec pour capitale Téfrik, les Pauliciens menèrent des razzias particulièrement virulentes jusqu'à Nicée. Ce ne fut qu'après plusieurs expéditions que l'armée byzantine de Basile Ier réussit à anéantir l'État paulicien. À partir de cet épisode de l'histoire byzantine, une véritable diaspora paulicienne se mit en place[11]. Trop proches de l'ennemi musulman, de nombreux empereurs transférèrent des Pauliciens en Thrace et en Bulgarie comme Basile Ier et surtout Jean Tzimiskès au Xe siècle[12]. Ces transferts de population eurent cependant comme fâcheuse conséquence d'avoir fait naître le bogomilisme en Thrace et en Bulgarie, qui fut, ensuite, la source de problèmes importants pour les Byzantins puisque beaucoup de membres de cette nouvelle hérésie ont combattu contre l'Empire.

L'armée de l'Empire accueillit d'autre part beaucoup de Pauliciens réputés pour leurs qualités militaires. Après la chute de Téfrik, les membres restants de l'armée des hérétiques furent dispersés dans les contingents impériaux, tout en pouvant continuer à pratiquer leur religion. Certains d'entre eux eurent des fonctions militaires, parfois importantes, puisque Diakonitzès, le bras droit du chef

[9] CHEYNET 2005, pp. 110-111.

[10] DAGRON 1993, pp. 229-231. L'histoire des Pauliciens est également bien traitée par LEMERLE 1973, pp. 1-113.

[11] DAGRON 1993, pp. 229-231.

[12] DEDEYAN 2008, p. 304.

rebelle Chrysocheiros, qui lutta contre Basile Ier, commanda une troupe d'élite en Italie du Sud en 885[13].

1.3. Les transfuges musulmans

Un certain nombre de musulmans jouèrent aussi un rôle dans la société byzantine[14]. Beaucoup immigrèrent, en tant qu'otages, prisonniers ou transfuges volontaires. Comme pour les chrétiens non chalcédoniens, la conversion à l'Orthodoxie était une étape quasiment nécessaire pour espérer devenir un aristocrate. Par rapport aux autres étrangers venant immigrer à Byzance, les musulmans étaient les moins enclins à se convertir au christianisme. Le changement de religion dans l'Islam est un crime d'apostasie. Cet obstacle, ajouté au prestige du Califat de Bagdad explique ainsi la raison d'un nombre si faible d'Arabes dans l'aristocratie byzantine[15]. Il faut cependant reconnaître que la part des musulmans dans l'Empire fut longtemps sous-estimée. Plusieurs fois des aristocrates musulmans passèrent la frontière pour des raisons purement politiques. On citera, par exemple, Bunayy b. Nafis, un grand officier de l'armée califienne, qui après avoir participé au complot contre le calife Muqtadir en 929, rejoignit les rangs byzantins. De même, le Kurde Ibn ad Dahhâk, qui fut tué en 927 du côté des Byzantins, était également un transfuge[16]. Après son expédition victorieuse en Crète, en 961, Nicéphore Phokas ramena en guise d'otage le fils de l'émir de Crète, Anémas, qui mourut quelques années plus tard durant la guerre menée par l'empereur Jean Tzimiskès contre les Russes[17].

Dans les sources, des cas de musulmans ayant conservé leur religion, tout en étant au service de l'empereur, ont existé, comme ce fut le cas pour le père d'Anémas au Xe siècle, l'émir de Crète, Abd'al-'Aziz ibn Shu'ayb el Qurtubi, ou bien au XIe siècle, pour l'émir turc Tzachas qui, avant de combattre les Byzantins sous le règne d'Alexis Comnène, avait vécu à la cour de l'empereur Nicéphore Botaniatès où il avait appris le grec ainsi que les usages byzantins et fut honoré du titre de *protonobilissime*[18].

[13] DAGRON 1993, p. 231.

[14] Ce thème est bien étudié par Marius Canard dans plusieurs articles et plus particulièrement : CANARD 1964, ou bien CANARD 1956.

[15] CHEYNET 2010, p. 45 et surtout CHEYNET 1995, pp. 137-146.

[16] CANARD 1964, p. 42.

[17] SKYLITZÈS 2003, pp. 256-257.

[18] BALIVET 1994, p. 19.

La sigillographie a permis également de découvrir l'existence de nombreux musulmans convertis qui ont servi les empereurs[19]. En effet, quand un musulman tentait de devenir un membre de la haute société, il se devait, en plus du baptême, d'adopter la culture des *Rûm*, c'est-à-dire la culture grecque. Le changement de nom était ainsi une priorité. Beaucoup de ces transfuges seraient passés inaperçus, si on n'avait pas eu à notre disposition les sceaux des notables byzantins. On a pu ainsi relever que le nom d'Éleuthérios qui signifie en grec « libre », était souvent adopté par les musulmans convertis. On prendra en exemple le sceau d'Éleuthérios Abidélas, dont le nom de famille rappelle l'origine du transfuge, ou bien un autre sceau, toujours d'un notable nommé Éleuthérios, qui porte sur une face ce même prénom et sur l'autre des lettres en alphabet arabe.

Enfin, la dernière particularité qui caractérise les musulmans convertis de l'Empire est la confiance des autorités qui n'hésitaient pas à leur octroyer des charges à la frontière orientale proches de leurs anciens compatriotes[20].

Certains musulmans rejoignirent les Byzantins par groupes, comme la tribu des Habu Habib qui souhaitait échapper à la tyrannie de la dynastie hamdanide de Mossoul[21]. Le père de Digénis Akritas[22], le héros du roman que nous venons de citer, était également un émir arabe musulman qui se convertit au christianisme après avoir épousé la fille d'un stratège byzantin. Il fit venir lui aussi tous les membres de sa famille qui traversèrent la frontière et se convertirent. Son fils porta le prénom Digénis qui démontre ses origines à la fois byzantines et arabes. L'exemple du père de Digénis prouve que des cas de transfuges musulmans en terre byzantine étaient assez fréquents.

Les grandes opérations de conquête menées par les Byzantins au Xe siècle furent accompagnées d'un nombre important de prisonniers. Nombreux furent ainsi les captifs musulmans à transiter de force vers Constantinople ou dans les provinces orientales. Le sort de ces prisonniers reste obscur car les sources, qu'elles soient byzantines ou arabes, préfèrent traiter des échanges de prisonniers de hauts dignitaires et non de simples civils ou soldats[23]. On sait que l'Empire comprenait de nombreux prisonniers arabes. Byzance offrait souvent aux prisonniers de guerre

[19] CHEYNET 1995, p. 628.

[20] *Ibid.*, p. 646.

[21] CANARD 1964, p. 43.

[22] ODORICO 2002, pp. 73-105 (lire le chapitre « Le chant de l'émir »).

[23] MANSOURI 2002, p. 113.

d'intégrer la société par l'obtention de terres, d'argent et de blé ou bien en servant dans l'armée byzantine[24].

Pendant les campagnes victorieuses des empereurs de la dynastie macédonienne en Orient, les populations refusant de s'enfuir à l'intérieur du *Dar al islam* pouvaient rester sur leurs terres, souvent au prix d'un baptême forcé. Le 19 mai 934, sous l'empereur Romain Lekapenos, la population de la ville de Mélitène, conquise par Jean Kourkouas, se convertit volontairement au christianisme. En récompense, les forces byzantines offrirent le commandement de la ville à un musulman converti[25]. Les populations frontalières musulmanes obligées de fuir n'hésitaient pas à attaquer la personne même du calife, comme le fit celle fuyant l'expédition de Jean Tzimiskès en 972[26]. Ainsi, on peut supposer que l'expulsion des locaux musulmans constituait pour les Byzantins des avantages, pour la domination d'un territoire nouvellement conquis et pour la constitution de troubles à l'intérieur de l'État ennemi.

2. Les minorités étrangères durant la période dite de « l'Aristocratie civile »

2.1. Les Monophysites et les Pauliciens

Par le terme de « Monophysites », on inclura les Arméniens non chalcédoniens et les chrétiens syriaques. Après la reconquête byzantine en Orient menée par Jean Kourkouas et les empereurs Nicéphore Phokas et Jean Tzimiskès, Byzance intégra à son empire l'espace cilicien, la Syrie et la Mésopotamie. Comme on l'a vu, Byzance n'hésitait pas à chasser les populations autochtones des territoires conquis pour que ces dernières aillent causer des troubles auprès du gouvernement ennemi au sein même de sa capitale. À la place de ces autochtones, Byzance mena une politique de transplantation de nouvelles populations plus enclines à supporter le pouvoir impérial. Parmi eux figurent les Arméniens et les Syriaques. Ces populations étaient chargées de créer une nouvelle frontière avec le *Dar al islam*. Les Arméniens reçurent de nombreuses terres stratiotiques et formèrent une véritable diaspora militaire, mais aussi civile car plusieurs évêchés arméniens monophysites furent créés, tels ceux de Séleucie, de Tarse et d'Antioche[27]. L'ensemble

[24] CANARD 1964, p. 43.
[25] MANSOURI 2002, p. 113.
[26] *Ibid.*, p. 114.
[27] DEDEYAN 2002.

des provinces qu'occupent ces nouveaux arrivants eut pour nom l'Euphratèse et comprit la Mélitène, la Commagène, l'Osrohène et enfin la Cyrrhéstique.

Une seconde forme de migration arménienne eut lieu à la même époque en Cappadoce. Cette forme de migration fut aussi d'ordre politique[28]. Byzance transféra de manière forcée la plupart des nobles et souverains arméniens après l'annexion de leurs États, tel que celui d'Ani, vers la Cappadoce pour mieux les contrôler. Ces Arméniens qui restèrent fidèles à leurs traditions et à leur religion se tinrent, en majorité, à l'écart de la cour et de l'aristocratie impériale. Ce refus de Byzance de reconnaître les royaumes arméniens explique l'isolement, voire l'hostilité de ces enclaves arméniennes, jusqu'à leur conquête par les Seldjoukides. Enfin, la dernière migration fait suite à la défaite de Mantzikert en 1071 et à la conquête turque de la Grande Arménie vers 1073 qui entraîna des milliers de réfugiés[29] vers la principauté quasiment indépendante de Philarète Brachamios, un cadre byzantin d'origine arménienne mais orthodoxe dont on connaît la vie grâce à ses sceaux[30]. Cette principauté regroupait l'Euphrate, la Cilicie, la Syrie du Nord, et peut-être Chypre, ce qui correspond à peu près aux territoires reconquis au Xe siècle en Orient[31]. Composé à la fois de chalcédoniens mais aussi de monophysites arméniens et syriaques, cet État était coupé de Constantinople et les membres d'origine arménienne qui le dirigeaient avaient soutenu pour la plupart l'empereur Romain IV Diogène qui fut défait à Mantzikert et déposé par la faction des Doukai au profit de Michel VII. Grâce à l'afflux immense de réfugiés poussés par la faim et la peur des Turcs, Philarète en profita pour se proclamer indépendant du pouvoir byzantin de 1072 à 1078 sous le règne de Michel VII tout en restant relativement proche de l'Empire, puisqu'il se rallia à Nicéphore Botaniatès (1078-1081) durant la guerre civile qui plaça celui-ci sur le trône impérial. Philarète obtint ensuite la charge de domestique des scholes d'Orient et le titre de *protocuropalate*[32]. Vis-à-vis de ses compatriotes arméniens il marqua également son attachement, en établissant dans son État le katholicos arménien[33], même s'il était lui-même chalcédonien. Jusqu'à son annexion par les Seldjoukides de *Rûm* et de Perse, l'État de Philarète marqua la présence de Byzance dans cette région. L'étude des sceaux nous permet de découvrir, en effet, que celui-ci a participé à la défense

[28] DEDEYAN 2008, pp. 312-319.

[29] DEDEYAN 1996, pp. 79-82. Gérard DEDEYAN évoque également ces diverses migrations arméniennes dans son article DEDEYAN 2010.

[30] CHEYNET 1986.

[31] DEDEYAN 1996, pp. 79-82.

[32] CHEYNET 1986, p. 408 et CHEYNET 1990, pp. 398-399.

[33] DEDEYAN 1996, p. 82.

de l'Occident byzantin en envoyant un corps de troupes à l'empereur Alexis Ier contre Robert Guiscard[34].

Après la mort du sultan Malikshâh et durant les guerres qui en résultèrent, d'anciens lieutenants de Philarète prirent le pouvoir dans certaines villes auparavant aux mains de ce dernier. Ils continuèrent la politique de collaboration avec les Turcs tout en se déclarant Romains, comme Thoros le Curopalate à Édesse ou bien Gabriel à Mélitène, qui comme Philarète étaient chalcédoniens[35]. Tous se revendiquaient serviteurs de l'Empire byzantin. Thoros et Gabriel étaient tous les deux *curopalates* et attendaient la venue de l'empereur Alexis Ier, pour lui remettre leurs cités respectives. Levant l'impôt au nom de Constantinople, Philarète et les lieutenants qui lui succédèrent accumulèrent des ressources financières importantes par l'impôt et le pillage. En effet Philarète et ses officiers, en assurant la défense de la région par la construction de forteresses et l'entretien de troupes, avaient contraint les locaux à payer un impôt assez lourd et avaient amassé, également, une richesse importante, en commettant des exactions envers la communauté jacobite par le vol de ses biens religieux[36]. Cette politique de lourdeur fiscale et de rapines ne fut pas, néanmoins, la seule raison de la chute de Philarète et de quelques-uns de ses lieutenants qui lui succédèrent. Leur appartenance à l'orthodoxie byzantine les séparait de la plus grosse partie de la population de leurs territoires, de confession monophysite, qui n'hésita pas à faire défection en temps voulu. Sous le commandement de Philarète, la population d'Antioche, l'une des villes les mieux fortifiées de l'Orient chrétien, rendit en effet rapidement les armes face à seulement trois cents Turcs que le fils de Philarète avait réussi à faire introduire dans la ville, ce qui entraîna irrémédiablement la chute de Philarète et de son État. La même défection vint également de la population d'Édesse envers son dirigeant Thoros qui avait lui aussi adopté la religion orthodoxe byzantine. Thoros fut déposé et tué lors d'une révolte populaire arménienne à Édesse le 9 mars 1098[37].

La période du XIe siècle obligea les empereurs de l'époque à adopter une politique de « crise ». Voyant les ennemis de l'Empire, en l'occurrence les Turcs et les Normands, se montrer de plus en plus menaçants pour son existence même, Byzance dut s'appuyer sur les magnats frontaliers

[34] CHEYNET 1986, p. 409.

[35] DEDEYAN 1996, pp. 83-85.

[36] Un des compagnons, puis successeur, de Philarète en effet, Vasil, eut le surnom de Gol, c'est-à-dire le « voleur », *ibid.*, p. 45.

[37] GROUSSET 1934, pp. 124-126.

locaux, qu'ils soient orthodoxes ou non. En effet, ne pouvant envoyer des troupes suffisantes à la frontière orientale contre les Turcs, les empereurs essayèrent de se concilier les aristocrates arméniens, même monophysites, comme Abelgharib, par l'octroi de titres auliques qui leur conféraient des *rogai* et des charges militaires[38]. De cette façon, les empereurs pouvaient bénéficier des réseaux locaux dépendant des aristocrates, à qui ils avaient conférés ces honneurs. Du règne de l'empereur Constantin X à celui d'Alexis Ier, un nouveau jeu de bascule apparut dans l'attribution des charges militaires. Les aristocrates étant profondément désunis entre la famille des Doukai et celle des Diogenai, la politique de recrutement des puissants dans l'armée variait profondément en fonction de l'appartenance à l'une ou l'autre de ces factions[39]. Le *basileus* nouvellement intronisé s'appuyait soit sur des nobles arméniens originaires des régions frontalières orientales, soit sur des nobles qui avaient été, avant tout, fidèles à sa personne.

La colonisation des nouveaux territoires conquis par les derniers empereurs de la dynastie macédonienne concerna aussi les Syriaques[40]. Leur nombre croissant d'année en année, ils prirent progressivement une place majoritaire dans la région. Prépondérance au début acceptée par les empereurs, jusqu'à Constantin VIII, puis progressivement remise en question à partir de l'empereur Romain Argyre en raison de leur religion différente de l'Orthodoxie prônée par l'Église byzantine. L'empereur Romain Argyre fit en outre traduire en 1029-1030, devant le synode permanent, le patriarche jacobite, ainsi que d'autres dignitaires de la même Église. La politique d'intolérance du clergé grec orthodoxe envers les monophysites créa une désolidarisation d'une partie des chrétiens envers Byzance à un moment où un front solide entre l'ensemble des chrétiens de l'Empire aurait été utile face à l'invasion seldjoukide. Le Grec orthodoxe est autant redouté que le Turc. En revanche, les chrétiens monophysites s'accommodèrent des Latins catholiques qui témoignèrent envers eux durant les Croisades d'une relative tolérance.

En ce qui concerne la minorité des Pauliciens surtout localisée en Arménie, on peut noter que l'arrivée des Turcs en Anatolie ne changea en rien la vigueur de ceux-ci à combattre les Byzantins avec l'aide des musulmans. D'autant plus que les Pauliciens furent renforcés par la présence d'une autre population dualiste, celle de clans turcs petchénègues convertis au manichéisme avant leur arrivée dans les Balkans. D'après les sources latines et Anne Comnène, beaucoup d'entre eux

[38] CHEYNET 1990, p. 398.

[39] CHEYNET 1996 et CHEYNET 1990, pp. 396-402.

[40] DAGRON 1976.

combattirent les Croisés ainsi que les Byzantins du côté des Turcs à Dorylée et Antioche durant la 1re Croisade[41].

2.2. Les mercenaires occidentaux dans les provinces orientales

Depuis le Xe siècle et l'époque des grandes reconquêtes, l'Empire a eu besoin de plus en plus de troupes de soldats professionnels aguerries. Le recrutement s'élargit, ainsi, de plus en plus aux Occidentaux, surtout à partir du règne de Constantin Monomaque qui remploya les troupes de George Maniakès levées en Italie et qui remplaça une partie des obligations militaires de certaines populations comme il en fut pour les Arméniens en impôts[42]. Beaucoup de chefs militaires occidentaux de ces nouvelles troupes firent carrière et obtinrent de hautes charges. Parmi les plus célèbres on pourra citer Constantin Humbertopoulos ou bien Roussel de Bailleul[43]. L'important pour notre sujet est que beaucoup de ces chefs se cantonnèrent en Asie Mineure et y possédèrent, à titre conditionnel, des propriétés foncières prélevées sur les biens publics. Les plus engagés de ces chefs, comme Roussel de Bailleul, étaient accompagnés de leurs familles et réussirent à faire souche dans une moindre mesure parmi les hautes sphères. À partir des Comnènes certains même de ces Occidentaux prirent des épouses au sein de l'aristocratie byzantine comme les Raoul et donnèrent naissance à des lignées importantes que l'on retrouve dans l'Empire de Nicée au XIIIe siècle[44]. Leur rôle était, au XIe siècle, de protéger les provinces orientales contre les incursions des nomades turcs, mais aussi de protéger les mines de cuivre et d'argent du thème des Arméniaques, qui étaient actives depuis l'Antiquité[45].

Ces mercenaires occidentaux étaient appréciés parmi les autochtones et l'aristocratie locale d'Asie Mineure qui se sentaient protégés à leur contact. L'installation de chefs mercenaires occidentaux en Asie Mineure fournissait également au gouvernement impérial un intéressant contrepoids aux aristocrates grecs ou arméniens qui avaient des velléités d'indépendance. Byzance avait, peut-être, l'objectif de créer une nouvelle aristocratie plus docile et moins encline à se révolter, en mêlant l'élément latin aux autres puissants. Tout ne fut pas si simple puisque l'un de ces Occidentaux tenta de se tailler un premier territoire franc en Asie Mineure. Ce Normand, Roussel

[41] BALIVET 1994, p. 70.
[42] CHEYNET 2002, p. 118.
[43] *Ibid.*, pp. 118-119.
[44] KOROBEINIKOV 2014, p. 75.
[45] PITARAKIS 1998, pp. 158-161 et CHEYNET 2002, p. 122.

de Bailleul, était originaire du sud de l'Italie. Il vint combattre pour le compte de Romain Diogène durant la campagne qui s'acheva par la défaite de Mantzikert en 1071. Profitant du chaos lié à cette défaite et à la guerre civile qui suivit, il conquit pour son propre compte avec l'aide de ses soldats normands les régions d'Angora et d'Iconium. Pour le contrer, les Byzantins firent même appel aux Turcs et, geste lourd de conséquences, leur concéda lors d'un pacte que Michel VII conclut en 1074 avec le Seldjoukide Sulaiman ibn Qutulmish la cession des territoires occupés[46]. L'entreprise de Roussel fut enfin résolue grâce à l'arrivée d'Alexis Comnène qui était à l'époque un jeune officier de l'armée byzantine. Capturé par le chef turc nommé Toutach, Roussel fut livré à Alexis qui demanda la contribution des habitants d'Amasée pour verser l'argent de la rançon. Pour les convaincre Alexis fut obligé d'user d'un subterfuge en faisant croire qu'il avait fait énucléer le Normand. Alexis manigança cette mascarade car Roussel était très populaire parmi les habitants d'Amasée qui avaient accepté de lui verser un impôt pour être protégés contre les bandes pillardes turques. Cette popularité avait également atteint les membres de l'aristocratie locale, comme le propre cousin d'Alexis Comnène, Théodore Dokeianos, qui réprimanda le futur *basileus* devant l'abominable traitement qu'il avait donné à un tel héros[47]. Ironie du sort le Normand, après avoir été jeté en prison, fut libéré quelques temps après par Michel VII qui le combla d'honneurs et le mit à la tête d'une armée au côté d'Alexis contre un nouveau prétendant au trône, Nicéphore Bryennios, dont le petit fils sera marié à Anne Comnène et écrira une chronique pour le père de cette dernière[48].

De ce fait, au moment de la 1re Croisade, les provinces orientales n'étaient pas inconnues aux Occidentaux qui avaient déjà servi Byzance. Beaucoup d'entre eux finirent même leurs jours dans l'Empire comme Crispin ou Roussel de Bailleul. Ces troupes fournirent aux locaux, comme on a pu le voir avec l'épisode de Roussel de Bailleul, un si bon souvenir que l'empereur Alexis espérait que les populations très nouvellement aux mains des Turcs, comme celles des Arméniaques, se rallieraient aux troupes latines et byzantines.

2.3. L'arrivée des Turcs et leur intégration

À partir du XIe siècle le nouvel ennemi principal de Byzance en Orient est toujours musulman, mais turc. L'arrivée de ce nouvel ennemi affaiblit rapidement l'Empire en Orient. Le nouveau

[46] GROUSSET 1934, pp. 45-47.
[47] MALAMUT 2007, pp. 45-46.
[48] BRYENNIOS 1975.

sultanat seldjoukide devint à partir du XIe siècle la nouvelle grande puissance musulmane. Les Seldjoukides avaient mis en place un Empire qui comprenait l'ancien monde musulman jusqu'aux frontières de l'Égypte. Après la conquête du dernier État arménien sous Constantin Monomaque, les Seldjoukides ne tardèrent pas à lancer des expéditions contre Byzance. Au début du règne d'Alexis Comnène, l'ennemi turc était arrivé jusqu'aux portes de Constantinople, à Nicée. La perte de l'Anatolie ne fut cependant pas si rapide. La défaite de Mantzikert n'eut rien, comme le soulignent les historiens d'aujourd'hui comme Jean-Claude Cheynet ou plus récemment Alexander Beihammer[49], d'un Stalingrad byzantin comme le laissent entendre les chroniqueurs grecs ou bien l'historien Claude Cahen[50]. Il y eut une longue résistance de la part des locaux et des forces byzantines. Le silence sur cette résistance, que l'on trouve dans l'ensemble des chroniques, notamment celles de Michel Psellos[51] et d'Anne Comnène[52], vient de l'incapacité des *basileis* à apporter un soutien d'ampleur aux chrétiens d'Anatolie[53].

Les mercenaires turcs étaient fort appréciés pour leurs qualités militaires et surtout leur loyauté envers les forces byzantines. Durant la bataille de Mantzikert, des troupes turques combattirent pour le compte de Romain Diogène[54].

Comme pour les musulmans arabes ou perses, notre période vit l'assimilation de Turcs dans l'aristocratie byzantine. Les premiers Turcs sont mentionnés sous l'empereur Michel VI avec Amertikès qui rejoignit le camp de ce dernier[55]. À la différence des musulmans arabes, les Turcs n'avaient pas la même crainte de l'apostasie, car ils étaient devenus musulmans plus récemment que les Arabes[56]. Beaucoup d'entre eux rejoignirent les empereurs sous les Comnènes, comme les Axouch, ou Taktikios.

À partir du XIe siècle, l'élément turc fut de plus en plus présent dans la vie quotidienne des Byzantins. La capitale même de l'Empire accueillait de plus en plus de personnes de cette ethnie, en

[49] CHEYNET 1980 et BEIHAMMER 2017, p. 52.

[50] CAHEN 1934, ce terme de Stalingrad byzantin est employé par A. Beihammer, dans son dernier ouvrage, BEIHAMMER 2017, p. 133.

[51] PSELLOS 2006.

[52] COMNENE 1945.

[53] CHEYNET 1998, p. 147.

[54] CAHEN 1934, p. 633

[55] CHEYNET 2010, p. 49, ou BRANDT 1989, pp. 1-25.

[56] CHEYNET, 1995, p. 49.

tant que résidents officiels ou marchands[57]. Sous l'empereur Constantin Monomaque, la grande mosquée de Constantinople fut rétablie pour Togrulbeg et on y prononça la prière pour le sultan seldjoukide. Le Turc n'est ainsi plus vu seulement comme un ennemi, mais aussi comme un allié, qu'il soit politique ou commercial. Sous la dynastie des Comnènes, ce phénomène s'amplifia par la présence croissante de transfuges auprès de la cour, mais aussi par les connaissances des souverains Comnènes, en matière de mœurs et coutumes turques[58].

En revanche, l'affaiblissement de l'Empire au cours de la seconde moitié du XIe siècle entraîna chez les populations frontalières des velléités d'indépendance. Ce phénomène concerna non seulement des régions composées en minorité d'orthodoxes, comme on l'a vu pour les Arméniens et Philarète Brachamios, mais aussi des provinces jusqu'alors bien intégrées à l'Empire et peuplées en majorité de Grecs. L'incompétence de l'administration impériale, qui était de surcroît fort coûteuse pour les provinciaux, leur avait fait prendre conscience qu'ils pouvaient s'administrer et se défendre seuls. Anne Comnène disait en outre de Théodore Gabras que depuis qu'il administrait Trébizonde, pour ainsi dire en bien propre, il était invincible[59].

Ainsi, Byzance fut une véritable machine à intégrer les étrangers, du moment que ces derniers acceptaient le baptême orthodoxe et la culture byzantine. L'évolution de ses frontières orientales l'obligea à nouer des liens avec de nouvelles populations, qui furent plus ou moins gratifiants, que ce soit pour l'évolution de ses élites mais aussi pour sa défense. Son attitude envers l'autre marqua profondément sa politique extérieure et intérieure. Marquée d'une profonde tolérance envers le monde musulman, elle surprit les premiers Croisés qui virent souvent les Grecs, comme ces derniers appelaient les Byzantins, comme des traîtres à la Chrétienté. À l'inverse, l'intolérance de Byzance envers les monophysites et autres hérétiques poussa ces derniers à se rapprocher des Latins et des musulmans.

Par rapport à la situation des gouvernements actuels, on ne pourra que louer la capacité d'intégration que les Byzantins eurent envers les étrangers qui s'installèrent dans leur territoire. Dans l'ensemble, ces nouveaux venus et leurs descendants s'intégrèrent bien dans la société et restèrent fidèles aux empereurs durant de nombreuses générations.

[57] BALIVET 1994, p. 31.

[58] *Ibid.*, p. 31.

[59] COMNÈNE 1945, II p. 151. CHEYNET 1990, pp. 404-412.

Bibliographie

Sources :

BRYENNIOS 1975 — P. GAUTHIER (éd., trad. et annot.), *Nicéphore Bryennios, Histoire*, IV.1, Bruxelles 1975 (*Byzantion. Corpus fontium historiae byzantinae. Series Bruxellensis*, 9)

COMNÈNE 1945 — B. LEIB (éd. et trad.), *Anne Comnène, Alexiade*, I-III, Paris 1937-1945

DAGRON 1986 — G. DAGRON (éd. et trad.) – H. MIHALESCU (éd.) J.-C. CHEYNET (append.), *Le Traité sur la guérilla (De Velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas*, Paris 1986 (*Le Monde Byzantin*, 9)

KEKAUMENOS 1998 — M.D. SPADARO (éd.), *Cecaumeno, Raccomandazioni e consigli di un galantuomo*, Alexandria 1998, pp. 84-86

ODORICO 2002 — P. ODORICO – J.-P. ARRIGNON – H.A. THEOLOGITIS (éd.), *L'Akrite. L'épopée byzantine de Digénis Akritas*, Toulouse 2002

PSELLOS 2006 — É. RENAUD (éd. et trad.), *Michel Psellos, Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance, (976-1077)*, I-II, Paris 1926

SKYLITZÈS 2003 — B. FLUSIN (trad.) – J.-C. CHEYNET (annot.), *Jean Skylitzès, Empereurs de Constantinople*, Paris 2003 (*Réalités byzantines*, 8)

Ouvrages et articles :

BALIVET 1994 — M. BALIVET, *Romanie byzantine et Pays de Rûm turc, Histoire d'un espace d'imbrication gréco-turcque*, Istanbul 1994

BEIHAMMER 2017 — A.D. BEIHAMMER, *Byzantium and the Emergence of Muslim-Turkish Anatolia*, Birmingham 2017

BRAND 1989 — C.M. BRAND, *The Turkish Element in Byzantium, Eleventh-Twelth centuries*, DOP, 43/1989, pp. 1-25

CAHEN 1934 — C. CAHEN, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, Byzantion, 9/1934, pp. 613-642

CAHEN 1948 — C. CAHEN, *La première pénétration turque en Asie mineure*, Byzantion, 18/1948, pp. 5-67

CANARD 1956 — M. CANARD, *Quelques à-côtés de l'histoire des relations entre Byzance et les Arabes*, in *Studi medievali in onore di Giorgio Levi Della Vida*, Rome 1956

CANARD 1964 — M. CANARD, *Les relations politiques et sociales entre Byzance et les Arabes*, DOP, 18/1964, pp. 33-56

CHEYNET 1980 — J.-C. CHEYNET, *Mantzikert, un désastre militaire ?*, Byzantion, 50/1980, pp. 411-436

CHEYNET 1986 — J.-C. CHEYNET, *Les Brachamioi*, in *Études Prosopographiques*, Paris 1986 (*Byzantina Sorbonensia*), pp. 57-74

CHEYNET 1990 — J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et Contestation à Byzance, 963-1210*, Paris 1990 (*Byzantina Sorbonensia*)

CHEYNET 1995 — J.-C. CHEYNET, *L'apport arabe à l'aristocratie byzantine des Xe-XIe siècles*, Byzantinoslavica, 56/1995, pp. 137-146

CHEYNET 1996 — J.-C. CHEYNET, *Les Arméniens de l'Empire en Orient, de Constantin X à Alexis Comnène (1059-1081)*, in N. GARSOIAN (éd.), *L'Arménie et Byzance*, Paris 1996

CHEYNET 1998 — J.-C. CHEYNET, *La résistance aux Turcs en Asie Mineure entre Mantzikert et la Première Croisade*, in *ΕΥΨΥΧΙΑ. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Paris 1998 (*Byzantina Sorbonensia*, 16), pp. 131-147

CHEYNET 2002 — J.-C. CHEYNET, *L'implantation des Latins en Asie Mineure avant la Première Croisade*, in M. BALARD – A. DUCELLIER (éd.), *Migrations et diasporas méditerranéennes (X^e^-XVIe siècles*), Paris 2002, pp. 115-124

CHEYNET 2003 — J.-C. CHEYNET, *Du prénom au patronyme : Les étrangers à Byzance (X^e^-XIIe siècles)*, in *Studies in Byzantine Sigillography*, I, Washington (DC) 2003, pp. 57-66

CHEYNET 2005 — J.-C. CHEYNET, *Le gouvernement des marges de l'Empire byzantin*, in C. CAROZZI – H. TAVIANI-CAROZZI (éd.), *Le pouvoir au Moyen Âge*, Aix-en-Provence 2005

CHEYNET 2010 — J.-C. CHEYNET, *Les officiers étrangers dans l'armée byzantine aux Xe -XIIe siècles*, in D. BARTHELEMY – J.-C. CHEYNET (éd.), *Guerre et société. Byzance – Occident, (VIIIe – XIIIe siècles)*, Paris 2010 (*Monographies*, 31), pp. 42-60

DAGRON 1976 — G. DAGRON, *Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle*, in *Travaux et Mémoires du Centre de recherches d'histoire et de civilisation de Byzance*, IV, Paris 1976

DAGRON 1993 — G. DAGRON – P. RICHE – A. VAUCHEZ (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, IV : *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris 1993

DEDEYAN 1996 — G. DEDEYAN, *Les princes arméniens de l'Euphratèse et l'Empire byzantin (fin XIe – milieu XIIe s.)*, in N. GARSOIAN (éd.), *L'Arménie et Byzance*, Paris 1996

DEDEYAN 2002 — G. DEDEYAN, *Reconquête territoriale et immigration arménienne dans l'aire cilicienne sous les empereurs macédoniens (867-1028)*, in M. BALARD – A. DUCELIER (dir.), *Migration et Diasporas Méditerranéennes (X^e-XVIe siècles)*, Paris 2002

DEDEYAN 2008 — G. DEDEYAN, *Histoire du peuple arménien*, Toulouse 2008

DEDEYAN 2010 — G. DEDEYAN, *Le rôle des Arméniens sur la frontière sud-orientale de Byzance, puis dans les États des Croisades*, in É. MALAMUT (éd.), *Dynamiques sociales au Moyen Âge en Occident et en Orient*, Aix-en-Provence 2010

GROUSSET 1934 — R. GROUSSET, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem, I. L'anarchie musulmane et la monarchie franque,* Paris 1934

KOROBEINIKOV 2014 — D. KOROBEINIKOV, *Byzantium and The Turks in the Thirteenth Century*, Oxford 2014

LEMERLE 1973 — P. LEMERLE, *L'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques*, in *Travaux et Mémoires*, 5/1973, pp. 1-113

MALAMUT 2007 — É. MALAMUT, *Alexis Ier Comnène*, Paris 2007

MANSOURI 1998 — M. TAHAR MANSOURI, *Déplacement forcé et déportation de populations sur les frontières orientales entre Byzance et l'Islam (VIIe – Xe siècles)*, in *ΕΥΨΥΧΙΑ. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Paris 1998 (*Byzantina Sorbonensia*, 16), pp. 107-114

PITARAKIS 1998 — B. PITARAKIS, *Mines anatoliennes exploitées par les Byzantins : recherches récentes*, Revue numismatique, 153/1998, pp. 41-185

Collana *Confronti su Bisanzio*, 6
Porphyra, Luglio 2019, ISSN 2240-5240

LES CÉRAMIQUES BYZANTINES DANS LES TERRITOIRES ATLANTIQUES DU Ve AU DÉBUT DU VIIe SIÈCLE

Joachim Le Bomin – Paris I Panthéon-Sorbonne/UMR 8167 Orient & Méditerranée

***Résumé* :** Parler du commerce dans les territoires atlantiques durant l'Antiquité tardive est peu habituel tant les données archéologiques et historiques sont lacunaires. Ainsi, on s'étonnera peut-être devant la permanence des réseaux commerciaux qui unissent, de manière directe ou indirecte, l'Empire byzantin et les mondes suèves, wisigoths, francs et anglo-saxons jusqu'au VIIe siècle de n. e. Il sera peut-être encore plus surprenant de constater que c'est la présence des céramiques méditerranéennes qui permettent, à bien des occasions, de mesurer la vigueur des échanges vers l'Atlantique. À travers les recherches récentes menées du Portugal aux îles britanniques, cette présentation constitue une courte synthèse concernant la diffusion des céramiques et des produits byzantins proche-orientaux et africains vers le littoral océanique et les réseaux commerciaux associés aux Ve-VIIe siècles.

Mots-clés : Atlantique, Méditerranée, céramique, commerce.

Introduction

La continuité du commerce méditerranéen antique durant l'Antiquité tardive fait aujourd'hui l'unanimité auprès des chercheurs et bien des avancées ont été réalisées depuis les travaux d'avant-guerre de Henri Pirenne avec son fameux ouvrage *Mahomet et Charlemagne*[1] puis de ses successeurs[2]. Ces dernières décennies, les recherches menées sur les céramiques produites sur le pourtour méditerranéen et leur diffusion ont révélé sans équivoque la permanence des grands courants commerciaux méditerranéens antiques jusqu'aux VIIe voire VIIIe siècles. Ces céramiques apportent avec elles un flux continu de données sur les réseaux de distribution, les marchandises et la consommation des denrées. Les informations accumulées sont telles qu'il est aujourd'hui

[1] PIRENNE 1937.

[2] Par exemple LOMBARD 1971 et HODGES-WHITEHOUSE 1983, dont les théories comme celles de H. Pirenne peuvent être discutées. Plus récemment, voir MCCORMICK 2001.

possible d'élaborer des synthèses, amorcées dès les années 1980[3], sur les circuits commerciaux méditerranéens à moyenne et longue distance de l'Antiquité tardive[4] ; de réfléchir sur l'implication des acteurs publics et privés (producteurs, marchands, navigateurs) et de discuter sur les marchandises qui parcourent les routes depuis les centres de productions jusqu'aux consommateurs. Plusieurs milliers de kilomètres séparent d'ailleurs parfois ces derniers, des vignes de la province de Cilicie, à la table du chef saxon de Tintagel en Cornouaille anglaise.

Si les découvertes britanniques ont fait l'objet de nombreux écrits depuis les années 1950[5], les travaux, plus récents, menés sur les importations de céramiques méditerranéennes le long des territoires atlantiques dans la péninsule ibérique et en France[6] révèlent un commerce dynamique et évolutif entre les rives de l'Atlantique et la Méditerranée[7].

Se posent alors de nombreuses questions sur la diffusion des céramiques produites sur les territoires de l'Empire byzantin le long du littoral de la « Mer Extérieure », sur les routes empruntées de la Méditerranée vers l'Atlantique, sur les consommateurs et sur les produits échangés et leur valeur.

1. La céramique : témoin essentiel du commerce

Les connaissances portant sur le commerce méditerranéen et sa prolongation vers des territoires plus lointains sont largement tributaires de la céramique qui, pour certaines, sont produites de manière quasi-industrielle et sont retrouvées sur les sites de consommation, dans les ports, et bien sûr dans les épaves. Ainsi, les amphores, les vaisselles de table fines ou communes, culinaires offrent une image résiduelle des pratiques commerciales et des marchandises échangées et consommées.

C'est donc à partir des céramiques méditerranéennes, et en particulier des amphores et des vaisselles fines, produites dans les territoires byzantins de la Grèce, de Chypre, de Cilicie, de

[3] PANELLA 1986.

[4] Voir notamment les travaux de Paul Reynolds et, en particulier, REYNOLDS 2010.

[5] En dernier lieu CAMPBELL 2007 et DUGGAN 2016.

[6] Parmi les travaux les plus récents, voir BERTHAULT 1999 et 2016, BONIFAY 2004, PIERI 2005, BONIFAY – RAYNAUD 2007 et LE BOMIN 2018.

[7] Cet article s'appuie ici sur les recherches récentes menées sur les réseaux commerciaux vers l'Atlantique par A. Fernández (FERNÁNDEZ 2014) et M. Duggan (DUGGAN 2016).

Palestine ou encore d'Afrique du Nord qu'il est possible de retracer, au moins en partie, les flux commerciaux qui mènent les marchandises byzantines jusque sur les rivages de l'océan Atlantique.

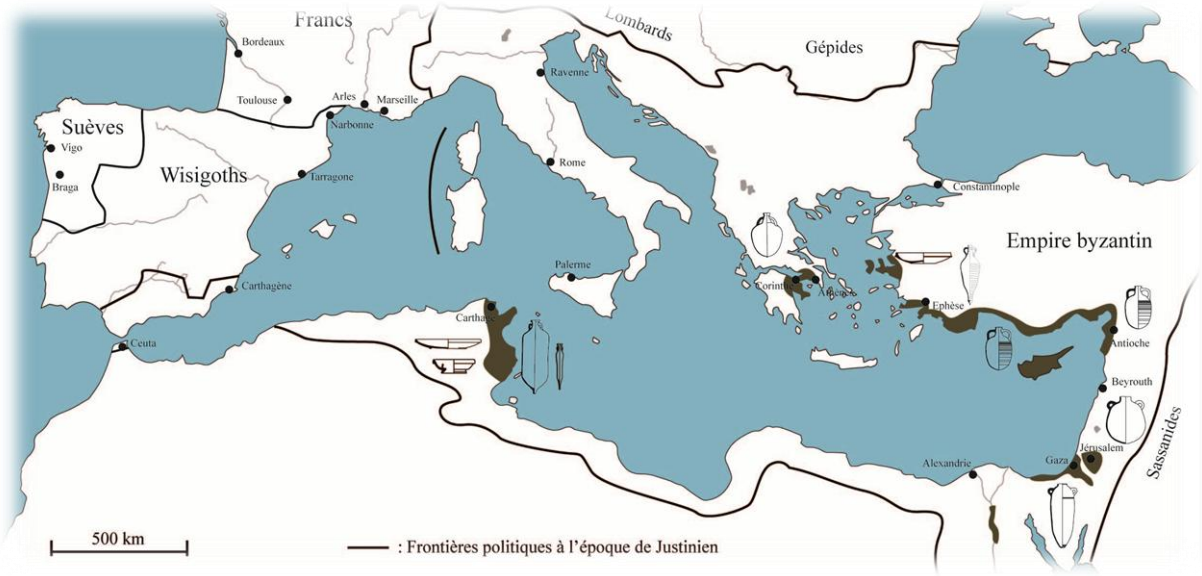


Figure 1 : Foyers de production (en brun) des céramiques méditerranéennes découvertes en Atlantique (J. Le Bomin)

1.1. Les céramiques de la Méditerranée orientale

Au IVe siècle, la création de Constantinople, la mise en place de l'*Annona civica* (soit l'approvisionnement public de la cité en denrées de subsistance) et le ravitaillement des armées depuis l'Égypte et les territoires du Levant notamment favorisent le développement économique des régions orientales[8]. La nécessité de fournir la « Nouvelle Rome » en biens de consommation courante dès la première moitié du IVe siècle encourage les régions productrices en denrées vivrières à développer leurs structures de productions[9]. Plusieurs d'entre elles se spécialisent dans la viticulture à l'image de Gaza et du Néguev dont le vin gagne rapidement une renommée internationale. Elle s'accompagne alors de l'intensification de leur diffusion dans toute la Méditerranée à partir de la fin du IVe siècle.

[8] McCormick 1998, pp. 68-73 ; McCormick 2001, pp. 106-114.

[9] Kingsley 2001, pp. 72-73 ; Reynolds 2005, p. 571 ; Reynolds 2010, p. 82 et n. 275 ; Pieri 2012, pp. 31-32.

Parmi une multitude de types d'amphore fabriqués en Méditerranée orientale, les conteneurs dénommés « *Late Roman Amphora* » (*LRA*) correspondent à un regroupement chrono-typologique rassemblant les principales amphores de la période dont les formes et les volumes varient au cours du temps[10].

Parmi les plus diffusées dans les régions atlantiques aux Ve-VIIe s., on reconnaît trois types (voir fig. 2) :

– la *LRA* 1 produite dans les provinces de Cilicie/Isaurie et à Chypre ;

– la *LRA* 2 fabriquée en Argolide du Nord et au nord de la mer Égée (à Chios) ;

– et la *LRA* 4 ou « amphore de Gaza » originaire du Levant et du Néguev.

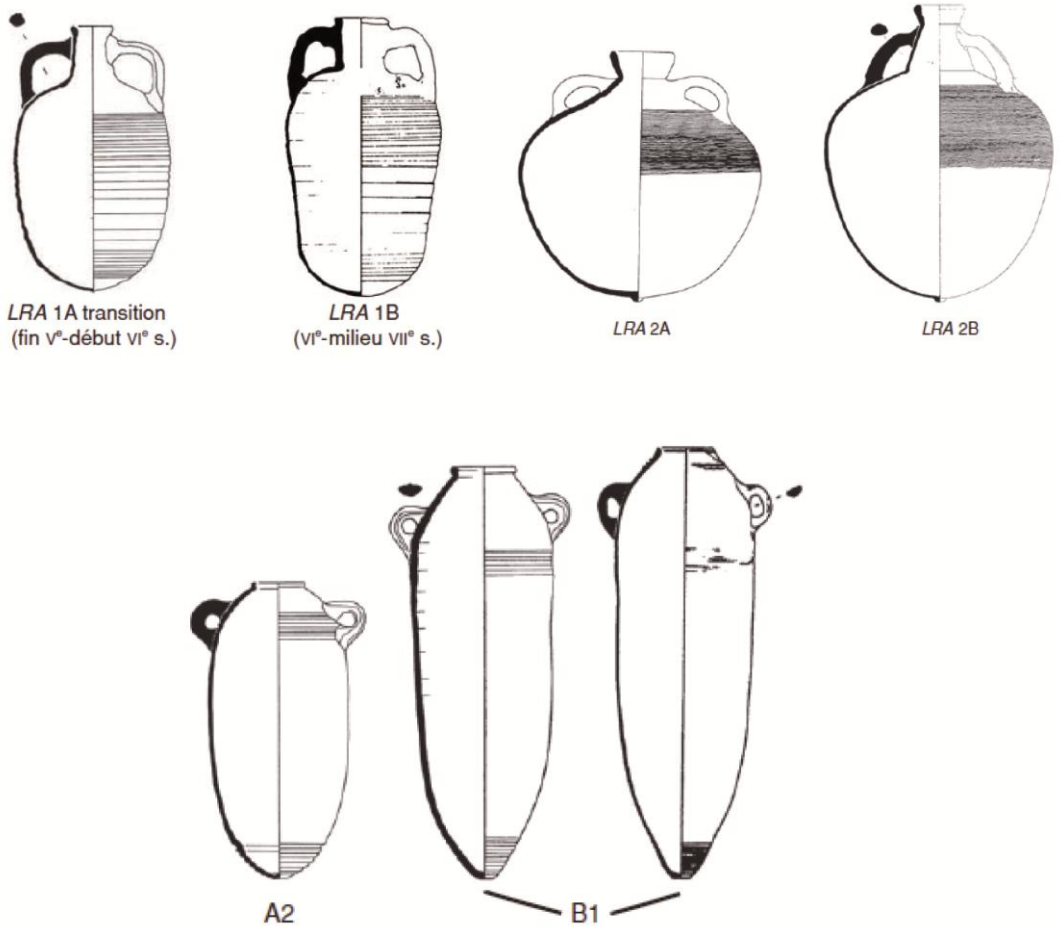


Figure 2 : Amphores orientales de type LRA 1, 2 et 4 (d'après illustrations PIERI 2005)

[10] PIERI 2005.

Il fait assez peu de doute dorénavant que ces amphores diffusées en Occident transportaient majoritairement du vin qui connaît un succès commercial éclatant à partir de la fin du IVe et du début du Ve siècle[11].

Toujours en Méditerranée orientale, la vaisselle fine de table atteint également le littoral atlantique. La production principale en ce qui nous concerne est celle dénommée « sigillée phocéenne »[12], en lien avec sa région d'origine soit la cité de Phocée dans le golfe de Smyrne.

S'y ajoutent divers autres céramiques fines ou culinaires orientales sur lesquelles il n'est pas nécessaire de s'attarder ici (les arrivages étant plus modestes et plus localisés) même si elles participent au grand commerce méditerranéen vers l'Atlantique[13].

1.2. Les céramiques africaines

Les productions dites « africaines » correspondent principalement au matériel provenant de la Tunisie actuelle sous domination vandale à partir de 439 puis byzantine en 533. Cette région développe une production vivrière importante notamment grâce à son rôle, à partir du IIe siècle, de fournisseur de Rome dans le cadre de l'Annone. Ainsi avec le développement de la culture des céréales se réalise celui des cultures mixtes qui associent la vigne, l'huile d'olive et les produits à base de poisson. Celles-ci favorisent le déploiement des ateliers de fabrications d'amphore sur les côtes du Sahel tunisien et de sigillées à l'intérieur des terres qui vont abonder sur le marché méditerranéen à partir du IIIe siècle[14].

Il n'est guère possible de s'attarder ici sur l'évolution du système productif africain qui connaît une série d'évolutions et de mutations tout au long de la période qui influent sur la production et la diffusion des céramiques en Méditerranée occidentale[15].

---

[11] D'après les sources littéraires et la présence de poix sur les parois internes des conteneurs (PIERI 2007, pp. 612-613). Le cas du contenu de la *LRA* 2 reste néanmoins incertain entre l'huile d'olive et/ou le vin (PIERI 2005, pp. 92-93 ; KARAGIORGOU 2001, pp. 146-149).

[12] *Phocean Red Slip Ware* chez les spécialistes anglo-saxons. Voir HAYES 1972, pp. 323-370.

[13] Je renvoie au catalogue d'Adolfo Fernández sur les importations de l'*emporion* de Vigo en Galice dans FERNÁNDEZ 2014.

[14] BONIFAY 2003, pp. 116-121 ; BONIFAY 2004, pp. 478-479.

[15] Je renvoie pour cela aux nombreux travaux de Michel Bonifay entre autres.

Parmi les principales qui circulent jusqu'en Atlantique aux Ve-VIIe siècles, on peut évoquer notamment (voir fig. 3) :

– les amphores cylindriques de petites et moyennes dimensions avec les types Keay 25.2 et « *spatheia* » caractéristiques de la fin du IVe et de la première moitié du Ve dans la continuité des conteneurs qui abondent déjà sur le marché depuis la fin du IIIe siècle[16]. La question de son contenu est extrêmement problématique puisqu'il est, à l'heure actuelle, impossible de trancher entre le vin et les produits à base de poisson. De plus, un contenu interchangeable entre ces produits est à envisager pour les « *spatheia* »[17] ;

– dans le courant du Ve s., ces amphores sont remplacées par d'autres formes dénommées « amphores cylindriques de grandes dimensions » dont les volumes peuvent atteindre 50 à 80 litres contre 10 à 30 litres pour les précédentes[18]. Elles sont produites jusqu'à la première moitié du VIIe siècle. Très peu d'informations permettent de statuer sur leurs contenus : vin, huile, salaisons de poisson constituant le triptyque principal habituel.

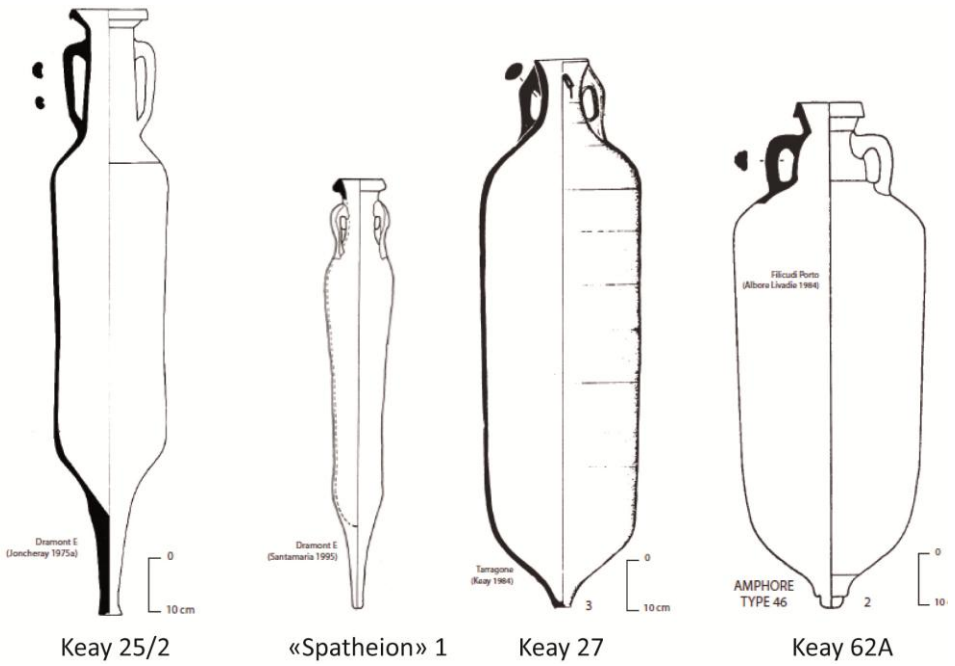


Figure 3 : Exemples d'amphores africaines atteignant les provinces atlantiques (d'après illustrations BONIFAY 2004)

[16] BONIFAY 2004, pp. 119-122.

[17] *Ibid.*, p. 473 ; BONIFAY 2007 ; REYNOLDS 2010, n. 444.

[18] BONIFAY 2004, pp. 129-141 ; BONIFAY 2016, pp. 513-517.

D'Afrique, sont également diffusées tout le long de la période des céramiques fines (sigillées claires C et D) avec des formes qui vont apparaître, disparaître et évoluer au cours de la période comprenant une gamme d'assiettes, de plats, de coupes, de coupelles ou de lampes[19]. De même que pour la Méditerranée orientale, s'y ajoutent d'autres types de vaisselles et céramiques culinaires plus marginales.

Tous ces produits sont diffusés en abondance en Méditerranée dans des proportions et des assemblages qui varient selon les régions, les périodes et constituent des fossiles directeurs qui permettent de reconstituer les voies de distribution et les relations entre les différents territoires.

2. Les arrivages vers l'Atlantique

L'ensemble du littoral atlantique de Cadix au mur d'Hadrien est intégré dans l'Empire romain. En 410, Ravenne cède les îles britanniques aux Anglo-Saxons et s'en remet en Occident aux armées fédérées franques et wisigothes et autres peuplades pour sécuriser le territoire jusqu'à sa chute officielle en 476. Le royaume wisigoth s'étend alors sur toute la péninsule ibérique et dans le sud-ouest de la Gaule jusqu'à l'arrivée des Mérovingiens en 507[20].

Aux Ve-VIIe s., les céramiques méditerranéennes orientales et africaines atteignent les rives de l'Atlantique jusque dans les territoires anglo-saxons. La carte présentée en figure 4 montre l'ensemble des découvertes de céramiques méditerranéennes durant la totalité de la période. S'il faudrait noircir le littoral méditerranéen, elle met en évidence la présence relativement importante des arrivages sur le littoral océanique des îles britanniques au sud de la péninsule ibérique.

[19] HAYES 1972, pp. 13-299 ; BONIFAY 2004, pp. 165-189.

[20] DELAPLACE 2015.

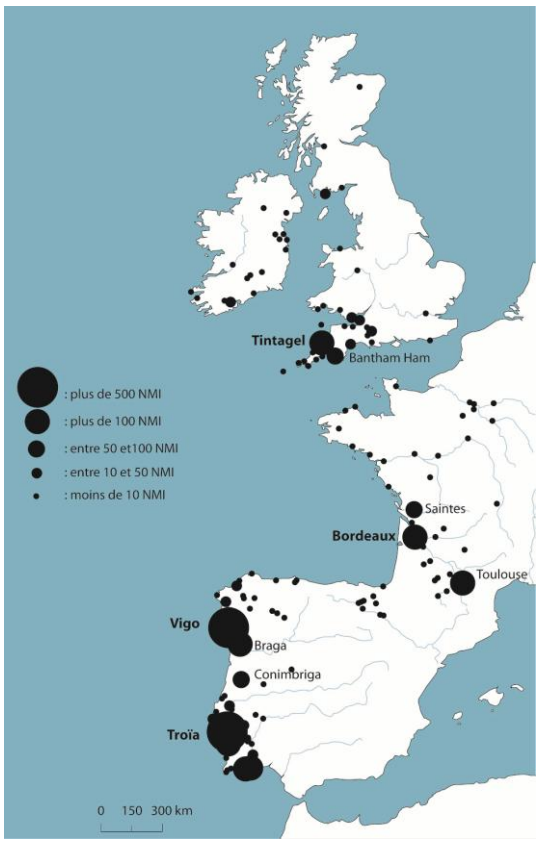


Figure 4 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique aux Ve-VIIe siècles [NMI = Nombre Minimum d'Individus (J. Le Bomin)]

Grâce aux travaux menés par les chercheurs britanniques, ibériques et français, il est possible de proposer une synthèse des rythmes des importations des céramiques de la Méditerranée orientale et africaine durant la période concernée.

2.1. Le Ve siècle jusqu'en 475 (voir figure 5)

Si les céramiques n'atteignent pas, à ce moment, les îles britanniques dont les relations avec la Méditerranée sont interrompues[21], les importations connaissent par contre leur apogée dans le sud-ouest des Gaules au IVe siècle jusqu'aux années 425. L'Aquitaine est une région prospère et bénéficie d'une route commerciale active, à travers l'isthme aquitain et la vallée de la Garonne qui permet le transit des marchandises depuis les ports de Narbonne, Toulouse jusqu'à Bordeaux[22]. On

[21] DUGGAN 2016, p. 94.

[22] Concernant Bordeaux, voir notamment les travaux de F. Berthault, en particulier BERTHAULT 1999 et 2016.

y trouve principalement les produits africains (amphores et sigillées) qui dominent encore le marché bien que les amphores orientales *LRA* 1 et 4 commencent à apparaître. Sur le littoral ibérique, à quelques exceptions près, seules les sigillées africaines sont distribuées jusqu'à la capitale de la Galice et du royaume suève, Braga[23]. Les amphores y sont quasiment absentes[24] démontrant ainsi une distribution différenciée entre les amphores et la vaisselle. Cette dernière serait alors commercialisée en accompagnement d'autres cargaisons, comme les céréales[25]. On suppose qu'elles arrivent à partir d'une route directe depuis Carthage en passant par les colonnes d'Hercule, le détroit de Gibraltar.

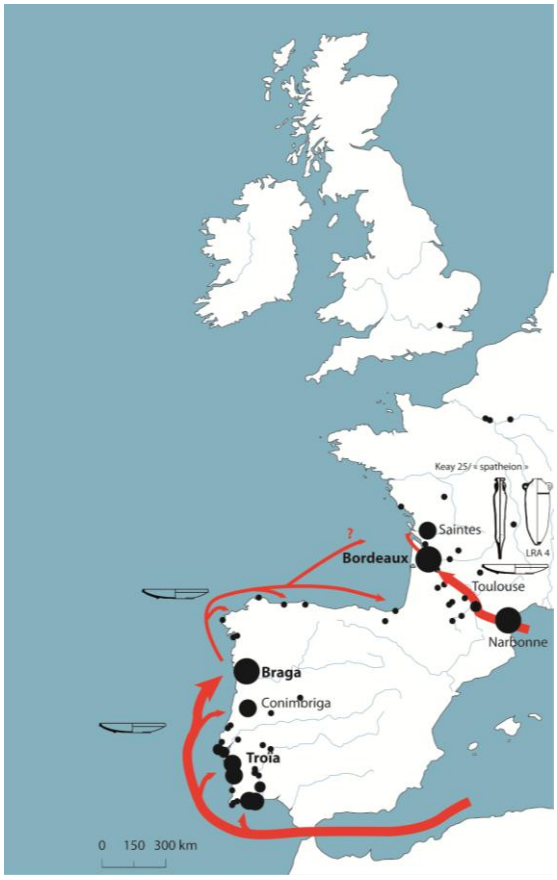


Figure 5 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique avant 475 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin)

[23] DELGADO ET AL. 2014.

[24] MORAIS 2005.

[25] REYNOLDS 2010, p. 47.

2.2. Les années 475-525/550 (voir figure 6)

C'est surtout à partir de la seconde moitié du Ve siècle et plus précisément entre les années 475 et 525 que le commerce atlantique connaît un développement de son intensité qui se fait en parallèle de celui des produits orientaux et africains en Méditerranée.

Les découvertes réalisées démontrent une forte similarité entre les arrivages dans les îles britanniques (dorénavant alimentées en produits méditerranéens) et le littoral galicien (même si les quantités diffèrent) en plusieurs points : la forte représentativité des vaisselles fines orientales bien supérieures aux africaines, la présence très marginale des amphores africaines et l'importance des conteneurs orientaux *LRA* 1 et 2 face à l'absence des amphores « de Gaza »[26]. Ces informations constituent une originalité des importations le long du littoral atlantique qui se distinguent des ensembles de la Méditerranée septentrionale[27] où les sigillées phocéennes sont peu communes et les amphores africaines et orientales (*LRA* 1 et 4) courantes.

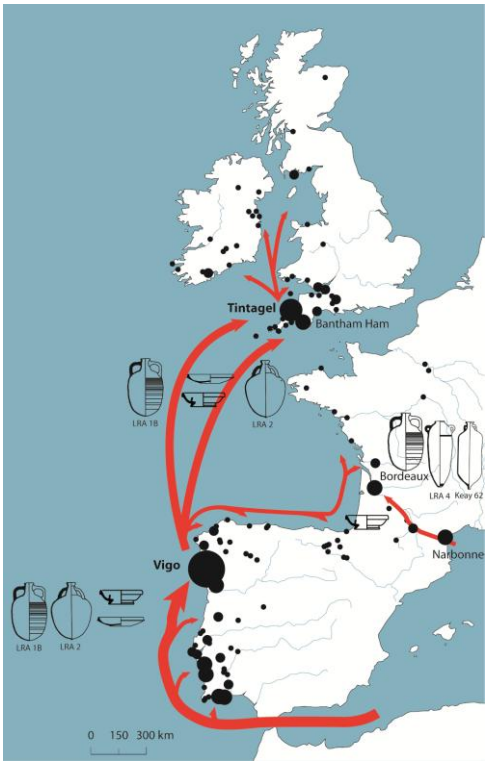


Figure 6 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique entre 475 et 525/550 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin)

[26] REYNOLDS 2010, pp. 107-112 ; FERNÁNDEZ 2014, pp. 667-668.

[27] À l'exemple du port de Marseille (BONIFAY ET AL. 1998).

Afin de mieux comprendre le processus de commercialisation, il est nécessaire de se tourner d'abord vers l'espace méditerranéen et les voies de distribution qui l'irriguent. En effet, les données fournies par l'ensemble des sites de la Méditerranée occidentale semblent démontrer l'existence de deux voies commerciales principales[28] :

– l'une, septentrionale, intégrant les ports de Rome, Marseille et Tarragone caractérisée par des apports de la Byzacène (sigillée claire C et amphores) ;

– l'autre, méridionale puis atlantique, principalement alimentée par les céramiques du nord de la Tunisie (sigillée claire C/D et D) et de la mer Égée (sigillée phocéenne et *LRA* 2).

Les quantités impressionnantes de matériel méditerranéen à Vigo, qui supplante Braga, indiquent clairement son rôle de plate-forme commerciale et de port de rupture de charge connecté à l'espace méditerranéen, peut-être directement avec l'Orient byzantin[29]. L'*emporion* galicien a également un rôle de redistribution des marchandises vers le nord, en particulier les îles britanniques et le port de Tintagel sur la côte nord de Cornouaille[30].

Au milieu de cette effervescence commerciale, le cas de la Gaule, et plus particulièrement de l'isthme aquitain, diffère quelque peu puisque les importations n'atteignent pas les quantités relevées précédemment. Néanmoins, Bordeaux continue à être alimentée par l'isthme aquitain (depuis Arles et Marseille)[31], ce que suggère la présence d'amphores de Gaza *LRA* 4 et africaines très présentes en Méditerranée septentrionale mais qu'on ne retrouve quasiment pas sur la voie Atlantique. Quelques éléments (*LRA* 2 et sigillée phocéenne) témoignent d'un éventuel cabotage le long des côtes hispaniques et gauloises[32].

2.3. Après 525 (voir figure 7)

Après les années 525, on constate une rétractation des importations des céramiques méditerranéennes vers les îles britanniques et la vallée de la Garonne. Ici, seul le port de Bordeaux constitue, à l'époque mérovingienne, l'ultime foyer de consommation à l'intérieur des terres gauloises (hors littoral méditerranéen) alimenté par la voie d'Aquitaine d'un côté et le littoral depuis

[28] REYNOLDS 1995, pp. 25-31 ; REYNOLDS 2010, pp. 95-99.

[29] REYNOLDS 2010, pp. 108-111 ; FERNÁNDEZ 2014, pp. 664-668 ; REYNOLDS 2016, p. 135.

[30] CAMPBELL 2007 ; CAMPBELL – BOWLES 2009 ; DUGGAN 2016.

[31] BONIFAY 2012, p. 256. Voir les travaux de F. Berthault sur Bordeaux (notamment BERTHAULT 1999 et 2016).

[32] Voir les travaux de F. Berthault sur Bordeaux (notamment BERTHAULT 1999 et 2016).

Vigo de l'autre, jusqu'au début du VIIe siècle. L'*emporion* de Vigo est une exception d'envergure puisqu'il continue à être approvisionné *via* Carthage notamment, continue d'assumer en Atlantique le rôle de plate-forme commerciale et est le point d'aboutissement d'une voie au départ de la Méditerranée orientale. Il ne verra la fin des importations méditerranéennes qu'à la fin du VIIe siècle.

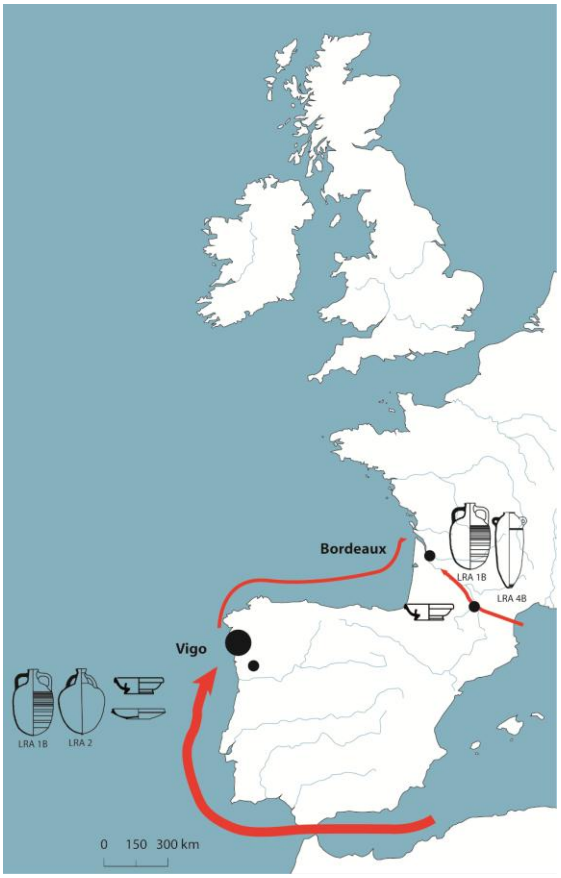


Figure 7 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique après 525/550 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin)

À partir du VIe siècle, et plus encore aux siècles suivants, une nouvelle dynamique commerciale se développe en mer du Nord et marque un changement majeur dans les grands réseaux d'échanges entre l'Orient et l'Occident. Il se traduit au début du VIIe siècle par l'installation de nouveaux comptoirs tels que Dorestad dans le delta du Rhin, Quentovic au sud de

Boulogne-sur-Mer ou encore Ludenwich dans les faubourgs de Londres[33]. Ces nouveaux centres économiques ouvrent ou sont le résultat de l'activation de nouveaux courants commerciaux connectés à la Méditerranée et à l'Empire byzantin qui traversent dorénavant l'Europe centrale et orientale[34].

3. Remarques générales

À travers la distribution des céramiques méditerranéennes et les similitudes ou différences observées entre les sites atlantiques mais aussi méditerranéens, il est possible d'interpréter les routes commerciales empruntées et leur rythme et évolution au cours de la période. Se posent évidemment de nombreuses questions sur la nature de ce commerce, sur son fonctionnement et ses vecteurs ainsi que sur les marchandises qui circulent le long de ces voies.

D'une manière générale, on constate que la répartition de la céramique se concentre le long des grands courants commerciaux, sur le littoral océanique et le long de l'isthme aquitain. Elle offre ainsi une image résiduelle du dynamisme de ces flux. La faible pénétration des produits à l'intérieur des terres semble montrer une forme de privilège pour les territoires directement connectés à ces routes.

D'autre part, il s'agit essentiellement d'une consommation qui concerne les contextes portuaires et urbains où se concentre la demande et se réalisent les opérations commerciales[35]. En Bretagne insulaire, ce sont des sites fortifiés qui sont concernés, où vivent les élites locales qui profitent des échanges à un moment donné, vers les années 475 et 525/550, entre la Bretagne et la Galice. Il est d'ailleurs probable que ces élites contrôlent la production des ressources locales qui sont alors exportées vers Vigo et peut-être la Méditerranée.

On sait, grâce aux sources textuelles, que la céramique et les produits habituels transportés en amphores (vins, huiles d'olive, salaisons et sauces de poisson) ne sont pas les seules ressources à parcourir les grandes routes commerciales depuis la Méditerranée orientale et méridionale vers l'Occident et l'Atlantique. Il existe en effet une multitude de denrées[36] : épices (cumin, cannelle, clous de girofle…), fruits (dattes, figues, amandes, pistaches), papyrus d'Égypte, parfums, pierres

[33] LEBECQ 2007.

[34] MUNDELL MANGO 1996, pp. 143-145.

[35] PIERI 2005, pp. 173-175.

[36] *Ibid.*, pp. 154-155 ; MUNDELL MANGO 2009, pp. 4-14.

précieuses (émeraudes d'Asie et d'Afrique), ivoire, tissus, verre brut[37] et même des chameaux utilisés comme monture de guerre, animal de trait et bête de somme[38]. On remarque néanmoins que ces produits confèrent à la consommation de luxe. D'ailleurs, les vins orientaux qu'on suppose être transportés en amphore sont régulièrement mentionnés par les auteurs occidentaux de l'Antiquité tardive (Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours, Venance Fortunat…)[39]. Ils évoquent les crus de Cilicie et de Gaza, qualifiés de *vinum optimum*.

L'ensemble de ces produits, luxueux et exotiques pour nombre d'entre eux, est probablement réservé à une population privilégiée, laïque ou ecclésiastique, qui peut se procurer ce type de denrées et qui a accès, directement ou indirectement, aux grands courants commerciaux et aux plates-formes d'échange.

Malheureusement, nos connaissances sur les produits qui remplissent les cales des navires marchands qui retournent en Méditerranée et dans les territoires orientaux sont extrêmement lacunaires. L'étain des îles Cassitérides est exploité et commercialisé depuis la haute Antiquité et continue à l'être, semble-t-il, jusqu'à la fin de l'Antiquité[40]. On constate d'ailleurs que la Cornouaille anglaise, qui possède les gisements, reçoit au VIe siècle les céramiques méditerranéennes[41]. Des gisements d'étain, de plomb et de cuivre existent également sur la façade atlantique gauloise et dans le nord-ouest de l'Espagne. Le commerce des esclaves est aussi une activité lucrative mentionnée dans les textes[42]. D'autres denrées commercialisées sont régulièrement mentionnées et sont susceptibles de faire partie des cargaisons de retour comme le bois, les fourrures, le cuir, le miel, la poix etc.

[37] Concernant les sources, voir notamment GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, V, 5 et VI, 6 ; *In gloriam confessorum*, 110 ; *In gloriam martyrum*, 79. La *Vie de saint Jean l'Aumônier* évoque les chargements mixtes de certains navires qui comprennent des denrées luxueuses (fruits secs, vaisselles).

[38] Procope, *Histoire Secrète*, XXX, 15-16. Un texte daté de 621 (ÉTIENNE D'ALEXANDRIE, *Horoscope*) évoque un navire en partance de Cyrénaïque chargé de chameaux (MUNDELL MANGO 2001, p. 98). Plusieurs restes osseux de chameaux ont été identifiés en France (DIERKENS 2005).

[39] Je renvoie ici aux travaux de D. Pieri sur les vins orientaux dans PIERI 2005.

[40] ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XVI, 22. Notons l'existence de l'épave des Sept-Îles transportant une cargaison de lingots de plomb échouée au IIIe siècle sur les côtes de la Bretagne continentale.

[41] CAMPBELL 2007, p. 129 ; CAMPBELL – BOWLES 2009.

[42] Des ventes d'esclaves sont régulièrement mentionnées, notamment dans les villes gauloises : SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, VI, 4 ; GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, VII, 46.

Conclusion

Ce résumé n'offre qu'une vision partielle des réseaux commerciaux entre la Méditerranée byzantine et les territoires de l'Atlantique aux Ve-VIIe siècles. Il ne met en exergue que les grands traits de la diffusion des céramiques méditerranéennes orientales et africaines dans les confins de l'Extrême-Occident qui est étroitement liée aux phénomènes économiques et politiques de chacune des régions concernées. Ce matériel démontre l'importance du commerce et des échanges à longue distance et constitue des marqueurs essentiels des routes empruntées non seulement depuis la Méditerranée mais également au sein même des territoires atlantiques.

Bibliographie

BERTHAULT 1999 — F. BERTHAULT, *Les amphores de la place Camille-Jullian à Bordeaux*, Aquitania, 16/1999, pp. 251-293

BERTHAULT 2016 — F. BERTHAULT, *Les amphores de la nécropole paléochrétienne de Saint-Seurin à Bordeaux ; réflexion sur le commerce des amphores dans le Sud-Ouest au Bas-Empire*, Aquitania, 32/2016, pp. 215-239

BONIFAY – RAYNAUD 2007 — M. BONIFAY – C. RAYNAUD, *Échanges et consommation*, Gallia, 64/2007, pp. 93-161

BONIFAY 2003 — M. BONIFAY, *La céramique africaine, un indice du développement économique ?*, Antiquité Tardive, 11/2003, pp. 113-128

BONIFAY 2004 — M. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford, 2004 (*British Archaeological Report International Series*, 1301)

BONIFAY 2007 — M. BONIFAY, *Que transportaient donc les amphores africaines ?*, in E. PAPI (dir.), *Supplying Rome and the Empire*, Porthmouth 2007 (*Journal of Roman Archaeology. Supplement*, 69), pp. 8-32

BONIFAY 2013 — M. BONIFAY, *Éléments de typologie des céramiques de l'Afrique romaine*, in D. MALFITANA – M. BONIFAY (éd.), *La céramique africaine dans la Sicile romaine*, Catane 2016 (*Monografie dell'Istituto per i Beni Archeologici e Monumentali, C.N.R.*, 12), pp. 507-573

BONIFAY ET AL. 1998 — M. BONIFAY – M.-B. CARRE – Y. RIGOIR (dir.), *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (Ier – VIIe s. ap. J.–C.)*, Paris-Lattes 1998 (*Études massaliètes*, 5)

CAMPBELL – BOWLES 2009 — E. CAMPBELL – C. BOWLES, *Byzantine trade to the edge of the world : Mediterranean pottery imports to Atlantic Britain in the 6th century*, in M. MUNDELL MANGO (éd.), *Byzantine trade, 4th – 12th centuries*, Surrey 2009

CAMPBELL 2007 — E. CAMPBELL, *Continental and Mediterranean imports to Atlantic Britain and Ireland, AD 400-800*, York 2007 (*CBA Research Report*, 157)

DELAPLACE 2015 — C. DELAPLACE, *La fin de l'Empire romain d'Occident : Rome et les Wisigoths de 382 à 531*, Rennes 2015

DELGADO ET AL. 2014 — M. DELGADO – A. FERNÁNDEZ – J. C. QUARESMA – R. MORAIS, *Una aproximación a la terra sigillata africana de* Bracara Augusta *(Braga, Portugal)*, Rei Cretariae Romanae Fautores, 43/2014, pp. 671-680

DIERKENS 2005 — A. DIERKENS, *Chameaux et dromadaires dans la Gaule du très haut Moyen Âge : note complémentaire*, in X. DELESTRE – M. KAZANSKI – P. PERRIN (dir.), *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*, Actes des XXIIIe Journées Internationales d'archéologie mérovingienne, Arles, 11-13 octobre 2002, Aix-en-Provence 2005 (*Supplément au Bulletin archéologique de Provence*, 3), pp. 241-245

DUGGAN 2007 — M.C. DUGGAN, *Links to Late Antiquity: understanding contacts on the Atlantic Seabord in the 5th to 7th centuries AD*, Mémoire dactylographié de thèse soutenue à l'université de Newcastle-upon-Tyne, School of History, Classics and Archaeology, Newcastle 2016

FERNÁNDEZ 2014 — A. FERNÁNDEZ, *El comercio tardoantiguo (ss. IV-VII) en el noroeste a través del registro cerámica de la Rá de Vigo*, Oxford 2014

HAYES 1972 — J.W. HAYES, *Late Roman Pottery*, Londres 1972

HODGES – WHITEHOUSE 1983 — R. HODGES – D. WHITEHOUSE, *Mohammed, Charlemagne and the origins of Europe. Archaeology and the Pirenne thesis*, Londres 1983

KINGSLEY 2001 — S. KINGSLEY, *The Economic Impact of the Palestinian Wine Trade in Late Antiquity*, in S. KINGSLEY – M. DECKER (éd.), *Economy and Exchange in the East Mediterranean during Late Antiquity*. Proceedings of a Conference at Somerville College, Oxford, 29th May 1999, Oxford 2001, pp. 44-68

LE BOMIN 2018 — J. LE BOMIN, *De la Méditerranée vers l'Atlantique : les importations de céramiques méditerranéennes dans l'ouest des Gaules durant l'Antiquité tardive (du milieu du IIIe s. au début du VIIe s. de n. e.)*, thèse dactylographiée de l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris 2018

LEBECQ 2007 — S. LEBECQ, *Aux origines du renouveau urbain sur les côtes de l'Europe du Nord-Ouest au début du Moyen Âge. Les* emporia *des mers du Nord*, in R. HANOUNE (dir.), *Les villes romaines du nord de la Gaule. Vingt ans de recherches nouvelles*, Actes du XXVe colloque international de HALMA-PEL UMR CNRS 8164, Villeneuve-d'Ascq 2007 (*Revue du Nord Hors-Série*, 10), pp. 485-491

LOMBARD 1971 — M. LOMBARD, *L'Islam dans sa première grandeur (VIIIe-XIe siècles*), Paris 1971

MCCORMICK 1998 — M. MCCORMICK, *Bateaux de vie, bateaux de mort. Maladie, commerce, transports annonaires et le passage économique du Bas-Empire au Moyen Âge*, in *Morfologie sociali e culturali in Europa fra tarda antichità e alto medioevo*, Spolète 1998 (*Settimane*, 45), pp. 35-122

MCCORMICK 2001 — M. MCCORMICK, *Origins of the European economy communications and commerce, A.D. 300-900*, Cambridge 2001

MORAIS 2005 — R. MORAIS, *From* Oppidum *to* Dives Bracara*: the city trade through the amphora*, in J.M. GURT I ESPARRAGUERA – J. BUXEDA I GARRIGÓS – M.A. CAU ONTIVEROS (dir.), *LRCW 1. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and Archaeometry*, Oxford 2005 (*British Archaeological Report International Series*, 1340), pp. 55-67

MUNDELL MANGO 1996 — M. MUNDELL MANGO, *Byzantine maritime trade with the East (4th-7th centuries)*, in S. ABOU ZAYD (éd.), *Trade routes in the Near East: pre-islamic and post-islamic times*, ARAM, 8/1996, pp. 139-163

MUNDELL MANGO 2009 — M. MUNDELL MANGO (éd.), *Byzantine trade, 4th - 12th centuries: the archaeological of local, regional and international exchange*, Papers of the thirty-eight spring symposium of Byzantine studies, St John's College, university of Oxford, march 2004, Ashgate-Farham-Burlington 2009 (*Society for the promotion of Byzantine studies*, 14)

PANELLA 1986 — C. PANELLA, *Le merci: produzioni, itinerari e destini*, in A. GIARDINA (éd.), *Società romana e impero tardoantico III*, Bari 1986, pp. 431-459

PIERI 2005 — D. PIERI, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (Ve-VIIe siècles). Le témoignage des amphores en Gaule*, Beyrouth 2005 (*Bibliothèque archéologique et historique*, 174)

PIERI 2007 — D. PIERI, *Les centres de production d'amphores en Méditerranée orientale durant l'Antiquité tardive : quelques remarques*, in M. BONIFAY – J.-C. TREGLIA (éd), *LRCW 2. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean: Archaeology and Archaeometry*, Oxford 2007 (*British Archaeological Report International Series*, 1662), pp. 611-625

PIERI 2012 — D. PIERI, *Regional and Interregional Exchanges in the Eastern Mediterranean during the Early Byzantine Period. The Evidence of Amphorae*, in C. MORRISSON (éd.), *Trade and Markets in Byzantium*, Washington (DC) 2012, pp. 27-49

PIRENNE 1937 — H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Paris 1937

REYNOLDS 1995 — P. REYNOLDS, *Trade in the Western Mediterranean. AD 400-700: the ceramic evidence*, Oxford 1995 (*British Archaeological Report International Series*, 604)

REYNOLDS 2005 — P. REYNOLDS, *Levantine amphorae from Cilicia to Gaza: a typology and analysis of regional production trends from the 1st to the 7th centuries*, in J.M. GURT I ESPARRAGUERA – J. BUXEDA I GARRIGÓS – M.A. CAU ONTIVEROS (dir.), *LRCW 1. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and Archaeometry*, Oxford

2005 (*British Archaeological Report International Series*, 1340), pp. 563-611

REYNOLDS 2010 — P. REYNOLDS, *Hispania and the Roman Mediterranean AD 100-700 ceramics and trade*, Londres 2010

REYNOLDS 2016 — P. REYNOLDS, *From Vandal* Africa *to Arab* Ifriqiya. *Trading Ceramic and Economic Trends through the Fifth to the Eleventh century*, in S.T. STEVENS – J.P. CONANT (éd.), *North Africa under Byzantium and Early Islam*, Washington (DC) 2016, pp. 129-171

Légende des figures

Figure 1 : Foyers de production (en brun) des céramiques méditerranéennes découvertes en Atlantique (J. Le Bomin).

Figure 2 : Amphores orientales de type *LRA* 1, 2 et 4 (PIERI 2005).

Figure 3 : Exemples d'amphores africaines atteignant les provinces atlantiques (BONIFAY 2004).

Figure 4 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique aux Ve-VIIe siècles [NMI = Nombre Minimum d'Individus (J. Le Bomin)].

Figure 5 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique avant 475 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin).

Figure 6 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique entre 475 et 525/550 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin).

Figure 7 : Diffusion des céramiques méditerranéennes sur le littoral atlantique après 525/550 et routes commerciales suggérées (J. Le Bomin).

Collana *Confronti su Bisanzio*, 6
Porphyra, Luglio 2019, ISSN 2240-5240

DE JEAN MALALAS À GEORGES LE MOINE : DES CIRCULATIONS AU SERVICE D'UNE VISION BYZANTINE DE L'HISTOIRE

Thomas Picciola – Aix-Marseille Université, CNRS, CPAF-TDMAM

***Résumé* :** Dans le cadre de la circulation des hommes, des biens et des idées à Byzance, nous étudierons l'exemple particulier qu'offre le chroniqueur Georges le Moine (IXe siècle) dans le rapport à son modèle Jean Malalas (VIe siècle). Ceux-ci ne se contentent pas en effet de répertorier les échanges qui ont eu lieu au sein du monde depuis Adam jusqu'à leur époque, mais les réorganisent et les réinventent dans un but précis. Il s'agit premièrement pour eux de créer une circulation entre les différentes civilisations afin de rendre intelligible une histoire faite de traditions plurielles, puis, selon un principe de mobilités entre les époques et les peuples, de rattacher les histoires et mythologies du monde à Byzance et au christianisme. Enfin, outre une présentation évhéméristе des événements, héritée de Jean Malalas, Georges le Moine fait de son œuvre entière une charge contre le paganisme.

***Mots-clés* :** Chronique, Jean Malalas, Georges le Moine, circulation, évhémérisme.

Introduction

Une caractéristique importante des chroniques universelles est le nombre élevé de recoupements pouvant être constatés d'une œuvre à l'autre : des passages entiers sont souvent repris textuellement, parfois sans mention de l'auteur source. Ce qui pourrait apparaître comme du plagiat aujourd'hui relève en réalité d'un autre regard sur la matière historique, alors vue comme une propriété commune inscrite dans une dynamique de circulations. Cela peut expliquer le fait que certaines de ces chroniques sont restées anonymes. Ces ressemblances d'une chronique à l'autre conduisent souvent à ne prendre en considération que la partie relevant du témoignage de l'auteur, et à ne regarder ce qui précède que comme le « copillage » d'une ou plusieurs sources. Or cette partie antérieure à la vie de l'auteur et remontant à la Création est, sinon plus, du moins tout aussi

intéressante que celle qui concerne son époque. C'est ce qu'il est possible de constater à travers l'exemple de Georges le Moine.

Nous ne connaissons presque rien de cet auteur : son nom, placé en titre de sa chronique, est Γεώργιος Ἁμαρτωλὸς Μοναχός, Georges le Moine Pécheur. Cela n'est pas d'une grande aide pour identifier le chroniqueur, puisque Γεώργιος est un nom très courant, au point que notre auteur a été confondu, dans un manuscrit du XIVe siècle[1], avec un chroniqueur postérieur : Georges Cédrène (XIe siècle)[2]. De même, le *locus humilitatis* Ἁμαρτωλός est assez fréquent, il peut se lire également par exemple dans le titre de la *Chronique* de Théophane le Confesseur (IXe siècle) : ΘΕΟΦΑΝΟΥΣ ΑΜΑΡΤΩΛΟΥ ΜΟΝΑΧΟΥ[3]. Un manuscrit du XIe siècle lui attribue le titre de « professeur œcuménique » : Γεωργίου οἰκουμενικοῦ διδασκάλου[4]. Dans le prologue, Georges le Moine dit que l'empereur régnant à son époque est Michel III (842-867). Il s'y affirme également comme un adversaire du polythéisme, du manichéisme et des hérésies, en particulier de l'iconoclasme, alors que le concile de Nicée a condamné cette doctrine en 842[5]. C'est précisément cette date, qui marque également l'accession de Michel III au trône, que Georges le Moine a choisi comme terme de sa chronique. Il s'agit donc d'un homme d'Église probablement lettré et certainement iconodule du milieu du IXe siècle.

Son principal modèle est Jean Malalas, un fonctionnaire impérial du VIe siècle, mais il s'en éloigne quelquefois. Georges le Moine fut plus populaire que son prédécesseur, ce que nous pouvons constater au vu du nombre important de manuscrits de sa chronique dont nous avons gardé la trace[6], par opposition à ceux, bien plus rares, de Malalas[7]. Cela témoigne de la grande circulation de cette œuvre, qui tient une place essentielle dans la tradition des chroniques non seulement byzantines, mais aussi slaves.

Étudier les chroniques de Jean Malalas et Georges le Moine revient à travailler sur un héritage historique et étiologique, sur la circulation de cet héritage parmi les différents auteurs et sur son traitement particulier par chacun des deux chroniqueurs. Nous verrons, en nous appuyant

[1] *Vindobonensis Hist. Graec. 83* (**G**).

[2] DE BOOR 1904, p. XXX.

[3] DE BOOR 1883, p. 3 l. 1-2.

[4] *Scolariensis 1, Φ, 1* (**D**), cf. DE BOOR 1904, p. XX.

[5] FORTESCUE 1910.

[6] Cf. https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/1284.

[7] Cf. https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/1298.

plus particulièrement sur les dix-huit premiers chapitres du livre I de Georges le Moine comparés à leur source chez Malalas, que ces deux auteurs ne se contentent pas d'effectuer une synthèse des mouvements des hommes, des biens et des idées jusqu'à leur époque, mais qu'ils recréent ces liens en leur donnant une teinture proprement byzantine.

Les deux chroniqueurs s'efforcent ainsi premièrement de rendre intelligible une histoire faite de traditions plurielles, deuxièmement de rattacher systématiquement celles-ci à Byzance et au christianisme, enfin, pour Georges le Moine, d'ajouter à une présentation évhéméristе des événements une charge contre le paganisme.

1. Créer des circulations pour lier le disparate

Les chroniques de Jean Malalas et de Georges le Moine sont universelles à la fois dans un sens temporel, d'Adam à leur époque respective, et dans un sens géographique, puisque les auteurs traitent de personnages bibliques, perses, égyptiens, grecs, romains etc. Ces œuvres sont donc le lieu d'un brassage des civilisations et des coutumes. Le danger d'une telle entreprise est de faire de la chronique une suite de tableaux sans lien entre eux. Il revient donc aux chroniqueurs de créer ce lien.

1.1. Créer le lien par la mobilité généalogique

Traditionnellement, la circulation d'une civilisation à une autre s'effectue en créant un lien familial. Ninos est ainsi présenté comme le fils de Cronos et Sémiramis, et comme le frère de Zeus et Héra, au chapitre 3 du livre I de Georges le Moine :

> Κρόνος […] βασιλεύσας πρῶτος Ἀσσυρίας […] ἔχων δὲ γυναῖκα Σεμίραμιν, τὴν καὶ Ῥέαν καλουμένην παρὰ Ἀσσυρίοις, ἔσχεν υἱοὺς δύο καὶ θυγατέρα μίαν, καὶ τὸν μὲν προσηγόρευσε Δία εἰς ὄνομα τοῦ πλανήτου ἀστέρος, τὸν δὲ ἐπωνόμασε Νίνον, καὶ τὴν θυγατέρα Ἥραν[8].
>
> « Cronos, […] ayant régné le premier sur l'Assyrie […] et ayant pour femme Sémiramis, celle qui est aussi appelée Rhéa chez les Assyriens, eut deux fils et une fille, et appela le premier Zeus en référence au nom de l'astre planétaire, nomma le deuxième Ninos et la fille Héra. »

[8] DE BOOR 1904, p. 11 l. 20 – p. 12 l. 7.

Leur lien est renforcé, voire justifié, au chapitre 4 par un parallélisme de situation, celui du mariage incestueux :

> Νίνος […] γε τὴν οἰκείαν μητέρα Σεμίραμιν λαβὼν εἰς γυναῖκα, νόμος ἐγένετο Πέρσαις λαμβάνειν τὰς ἑαυτῶν μητέρας καὶ ἀδελφὰς διὰ τὸ καὶ τὸν Δία λαβεῖν τὴν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν Ἥραν[9].
>
> « Comme Ninos […] avait de fait pris sa propre mère Sémiramis pour femme, une loi fut créée permettant aux Perses de prendre pour femme leurs propres mère et sœurs, en raison aussi du fait que Zeus prit pour femme sa propre sœur Héra. »

Tandis que Diodore de Sicile cite Ninos en premier parmi les rois des Assyriens[10], décrit le règne de celui-ci, son mariage avec Sémiramis et le règne de celle-ci[11], Georges le Moine, qui reprend Jean Malalas[12], donne une présentation où le statut et les rapports des différents personnages sont redéfinis. En figurant dans la dynastie assyrienne et en devenant le père de Ninos, Cronos, et par conséquent ses deux autres enfants, se voient ôtés de la mythologie grecque et inscrits dans l'histoire. Sémiramis est assimilée à Rhéa, femme de Cronos, et devient la mère de Ninos, ce qui crée l'inceste. La chronique se fait donc lieu de circulation entre les sphères mythologiques et historiques par la mobilité des personnages et de leurs liens, afin de présenter une histoire du monde plus unifiée.

1.2. Créer le lien par la circulation du savoir

Le lien entre les civilisations peut également se faire par la transmission d'un savoir. Ainsi, au chapitre 1 du livre I de la *Chronique* de Georges le Moine, c'est Seth, fils d'Adam, qui invente le nom des planètes :

> Ὁ δέ γε Σὴθ πρῶτος ἐξεῦρε […] τὰ σημεῖα τοῦ οὐρανοῦ καὶ τὰς τροπὰς τῶν ἐνιαυτῶν καὶ τοὺς μῆνας καὶ τὰς ἑβδομάδας, καὶ τοῖς ἄστροις ἐπέθηκεν ὀνόματα καὶ τοῖς πέντε πλανήταις εἰς τὸ γνωρίζεσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων[13].

[9] *Ibid.*, p. 12 l. 10-14.

[10] Πρῶτος δὲ τῶν εἰς ἱστορίαν καὶ μνήμην παραδεδομένων Νίνος ὁ βασιλεὺς τῶν Ἀσσυρίων (ECK 2003, p. 5 l. 3-4).

[11] *Ibid.*, pp. 5-40.

[12] THURN 2000, p. 9 l. 49 – p. 10 l. 62.

[13] DE BOOR 1904, p. 10 l. 5-9.

> « Seth fut de fait le premier qui découvrit […] les signes célestes, les cycles des années, les mois, les semaines et qui donna leur nom aux étoiles et aux cinq planètes pour qu'elles soient reconnues par les humains. »

Pour le récit de cette invention, Georges le Moine s'inspire d'un passage de Jean Malalas[14]. Il s'en détache en revanche en décrivant la circulation de ce savoir. Au chapitre 2 en effet, cet enseignement, joint à d'autres, nouveaux, est transmis par Nebrod, présenté comme le roi des Perses :

> Νεβρὼδ […] καταδείξας μαγείαν καὶ κυνηγίαν Περσῶν ἐπρώτευσε, διδάξας αὐτοὺς ἀστρονομίαν καὶ ἀστρολογίαν[15].
>
> « Comme Nebrod […] découvrit la magie et la chasse, il fut placé à la tête des Perses, après leur avoir enseigné l'astronomie et l'astrologie. »

Les Perses sont eux-mêmes assimilés aux Magog bibliques, avec un jeu sur le terme μαγεία :

> Ἀστρονομία καὶ ἀστρολογία τε καὶ μαγεία ἀπὸ Μαγουσαίων ἤτοι Περσῶν ἤρξατο. Οἱ γὰρ Πέρσαι Μαγὼγ ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων προσαγορεύονται[16].
>
> « Astronomie, astrologie et magie sont issues des Magousiens, c'est-à-dire des Perses. Les Perses sont en effet appelés Magog par les autochtones. »

À la circulation du savoir s'ajoute donc la mobilité étymologique, toujours dans le but de créer un lien. Les Perses transmettent eux-mêmes ces sciences aux Grecs :

> Ἀφ' ὧν Ἕλληνες τὴν γενεθλιαλογίαν μαθόντες ἤρξαντο τοὺς γεννωμένους ὑπὸ τὴν τῶν ἄστρων κίνησιν ἀναφέρειν[17].
>
> « C'est d'eux que les Grecs apprirent le thème astral et commencèrent à rapporter les naissances au mouvement des astres. »

Par la recréation de la transmission des sciences d'une civilisation à l'autre, Georges le Moine rend plus cohérente une histoire plurielle et immémoriale, tout en soulignant le lien entre les peuples bibliques et les Grecs, et par extension les Byzantins.

---

[14] Σὴθ […] ἔθηκεν ὀνόματα τοῖς ἄστροις πᾶσιν καὶ τοῖς ε΄ πλανήταις εἰς τὸ γνωρίζεσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων (THURN 2000, p. 4 l. 13-15).

[15] DE BOOR 1904, p. 11 l. 2-6.

[16] *Ibid*., p. 11 l. 9-11.

[17] *Ibid*., p. 11 l. 7-9.

2. Créer des circulations dans une perspective d'étiologie byzantine et chrétienne

2.1. Étiologie byzantine

Les chroniqueurs apportent des explications étiologiques à des éléments de la société byzantine, toujours selon ce principe de circulation entre les différentes époques de l'histoire du monde.

2.1.1. Les dèmes

Le chapitre 15 du livre I de la *Chronique* de Georges le Moine est le plus représentatif de cette pratique. Il est consacré à Romos et Rémos (et non les attendus Romulus et Rémus, ce qui constitue donc une prise de distance par rapport à l'histoire romaine racontée communément), mais Georges le Moine, à la suite de Malalas[18], y place l'origine de plusieurs faits de société byzantins, comme la répartition du peuple en quatre dèmes :

> Ἔκτισε δὲ καὶ ἱππικὸν θέλων διασκεδάσαι τὸ πλῆθος τοῦ δήμου τῶν Ῥωμαίων, ὅτι στασιάζοντες ἐπήρχοντο αὐτῷ διὰ τὸν φόνον τοῦ ἀδελφοῦ. Καὶ ἐπετέλεσε πρῶτος ἱπποδρόμιον ἐν Ῥώμῃ εἰς ἑορτήν, φησίν, τοῦ Ἡλίου καὶ εἰς τιμὴν τῶν τεσσάρων στοιχείων, γῆς, ἀέρος, πυρός τε καὶ ὕδατος, καὶ προσηγόρευσε τὸ μὲν πράσινον, τὸ δὲ λευκόν, τὸ δὲ ῥούσιον, τὸ δὲ βένετον, ὑποθέμενος αὐτοῖς ὡς εὐτυχῶς οἱ τῶν Περσῶν βασιλεῖς φέρονται πρὸς τοὺς πολέμους τιμῶντες τὰ τέσσαρα ταῦτα στοιχεῖα[19].
>
> « Il fit également construire un stade équestre, voulant apaiser la foule du peuple des Romains, car ils se mettaient à se soulever contre lui en raison du meurtre de son frère. Il fut ainsi le premier à réaliser un hippodrome à Rome pour une fête, dit-on, d'Hélios et en l'honneur des quatre éléments : de la terre, de l'air, du feu ainsi que de l'eau et appela l'un vert, l'autre blanc, le troisième rouge, le quatrième bleu, s'étant placé sous leur protection dans la pensée que les rois des Perses obtiennent le succès dans les guerres en honorant ces quatre éléments. »

La répartition byzantine en dèmes, ou factions, héritée de la fin de la République romaine ou des débuts du Principat[20], est ici placée aux origines de Rome. Plus encore, rapprocher les quatre couleurs des dèmes des quatre éléments fait remonter l'origine de cette tradition plus loin, aux Perses dont il a été question dans les tous premiers chapitres, et inscrit ainsi Rome, et donc

[18] THURN 2000, p. 132 l. 3 – p. 136 l. 23.
[19] DE BOOR 1904, p. 21 l. 20 – p. 22 l. 4.
[20] NELIS-CLÉMENT 2002, p. 266.

Byzance, dans la même chaîne de transmission des savoirs (cf. *supra*). Cela donne ainsi l'idée d'une Byzance éternelle, dont les traditions ont d'autant plus de poids qu'elles remontent loin dans le temps.

2.1.2. La fête des *Brumalia*

Un autre exemple, lui aussi tiré de Jean Malalas[21], est la fête des *Brumalia*, soi-disant inventée également par ce Romos :

> Φασὶ γὰρ αὐτὸν καὶ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ διδύμους ἐκ πορνείας τεχθῆναι καὶ ῥιφῆναι ἐν ἀλσώδει τόπῳ καὶ ὑπό τινος ἀγροικικῆς γυναικὸς πρόβατα νεμούσης εὑρεθέντας ἀνατραφῆναι. Ὄνειδος δὲ ὑπῆρχε παρὰ Ῥωμαίοις τὸ ἐξ ἀλλοτρίων ἐκτρέφεσθαί τινα. […] Οὗ δὴ χάριν ἐπενόησε Ῥῶμος τὰ Βρουμάλια εἰρηκὼς ἀναγκαῖον εἶναι τρέφειν τὸν βασιλέα τὴν ἑαυτοῦ σύγκλητον […] καλέσας τὸ ὄνομα τοῦ ἀρίστου ἐκείνου Βρωμαλιούμ, ὅ ἐστι ῥωμαϊστὶ ἐκ τῶν ἀλλοτρίων τραφῆναι[22].

> « On dit en effet que son frère et lui étaient des jumeaux nés de la prostitution et qu'ils furent abandonnés dans un lieu boisé puis trouvés et élevés par une femme de la campagne qui gardait ses moutons. Mais c'était un déshonneur, chez les Romains, d'avoir été nourri par quelqu'un d'étranger. […] Et c'est sans doute pour ce motif que Romos imagina les *Brumalia* après avoir déclaré qu'il était nécessaire que le roi nourrisse son sénat […], et donna à ce repas le nom de *Bromalium*, ce qui veut dire en langue romaine être nourri par les autres. »

Le terme « broma », au sens de nourriture, est plutôt grec (βρῶμα). Quant à *alium*, il signifie « autre » en latin, mais seulement à l'accusatif masculin. Il semble donc être confondu avec *alienum* qui signifie « d'autrui »[23]. Cette fête romaine, certes ancienne mais ne remontant probablement pas au premier roi de Rome, est célébrée le 24 novembre. Son nom est plutôt à rapprocher de *bruma*, qui désigne le solstice d'hiver, dérivé de βραχὺ ἦμαρ selon Jean Lydos[24]. Peu à peu dénuée de sa dimension païenne, elle reste populaire à Byzance, d'où le choix par Georges le Moine de la mentionner dans sa chronique. Il s'agit à nouveau ici d'une mobilité étymologique qui

[21] THURN 2000, p. 137 l. 58 – p. 138 l. 94.
[22] DE BOOR 1904, p. 22 l. 24 – p. 23 l. 19.
[23] BERNARDI 2006, p. 57 n. 32.
[24] WÜNSCH 1898, p. 174 l. 6.

vient justifier la mobilité étiologique, dans une volonté d'affirmer la continuité entre Rome et Byzance, et par là d'asseoir le pouvoir impérial byzantin[25].

2.2. Étiologie chrétienne

L'étiologie byzantine est intrinsèquement liée à l'étiologie chrétienne. Celle-ci est notamment sensible dans le récit de la fondation de Tarse au chapitre 8 :

> Περσεὺς […] πρὸς τὴν Ἰσαυρίαν καὶ Κιλικίαν ἐλθὼν καὶ ἀπὸ τοῦ ἵππου κατελθὼν καὶ πήξας τὸν ταρσὸν τοῦ ποδὸς ἐν τῇ γῇ, ἐν ᾗ καὶ πόλιν κτίσας ἐπωνόμασεν αὐτὴν Ταρσὸν ἐκ τοῦ οἰκείου ποδός[26].
>
> « Persée, […] après s'être rendu en Isaurie et en Cilicie, être descendu de cheval, avoir planté le tarse de son pied dans la terre et avoir fondé une ville à cet endroit précis, nomma celle-ci Tarse en référence à son propre pied. »

Les récits de fondation de villes sont, avec les inventions et les étymologies, un des thèmes de prédilection des chroniques universelles[27]. Cependant, le choix de reprendre chez Malalas[28] le récit de fondation de cette ville du sud de l'actuelle Turquie n'est pas anodin. Pour un homme d'Église comme Georges le Moine, cette cité n'est pas en effet une simple occasion de jeu étymologique, mais elle est surtout la ville natale de saint Paul. En la faisant fonder par Persée, c'est à nouveau une mobilité du fonds mythologique grec qui est mise en œuvre, dans un but d'appropriation chrétienne de la matière antique.

Dans le même chapitre, le texte de Georges le Moine présente une différence notable par rapport à celui de Jean Malalas[29] quant à l'origine de l'actuelle ville de Konya en Turquie :

> Μετὰ δὲ Σαρδανάπαλλον ἐβασίλευσε Περσεὺς ὁ υἱὸς Πήκου τοῦ καὶ Διός, ὅς γε πολεμήσας καὶ νικήσας τοὺς Λυκάονας καὶ πόλιν κτίσας ἐκεῖ καὶ τὴν ἑαυτοῦ στήλην στήσας ἐκάλεσεν αὐτὴν Εἰκόνιον ἐκ τοῦ ἰδίου ἀπεικονίσματος[30].

[25] Sur cette volonté, déjà présente chez Jean Malalas et son contemporain Jean Lydos, cf. BERNARDI 2006, pp. 53-67 et MAAS 1992, pp. 38-52.

[26] DE BOOR 1904, p. 14 l. 11-18.

[27] BEAUCAMP 2006, p. 27.

[28] THURN 2000, p. 26 l. 63 – p. 27 l. 87.

[29] Ἔστησεν ἑαυτῷ στήλην ἔξω τῶν πυλῶν, βαστάζουσαν τὸ ἀντεικόνισμα τῆς Γοργόνος […] ἥντινα πόλιν ἐκάλεσεν τὸ Εἰκόνιον, διότι πρώτης νίκης εἰκόνα σὺν τῇ Γοργόνῃ ἐκεῖ ἔλαβεν (*ibid.*, p. 26 l. 66-70).

[30] DE BOOR 1904, p. 14 l. 11-15.

> « Après Sardanapale régna Persée, le fils de Picos dit aussi Zeus, qui après avoir combattu et vaincu les Lyconiens, fondé une ville dans leur pays et dressé sa propre stèle, appela la ville Iconium en référence à la représentation de sa personne. »

Georges le Moine reprend à Malalas l'anecdote de la sculpture d'Εἰκόνιον, mais celle-ci représente Persée, ce qui semble être une réécriture qui lui est propre, mettant en évidence le culte du chef, contrairement à Malalas qui parle d'une figuration de Méduse. S'il serait abusif d'y voir l'origine des icônes, si chères à Georges le Moine et qui ne sauraient figurer un personnage profane, il est notable que le chroniqueur a tenu à ce que le diminutif d'εἰκών ne soit pas associé à un être malfaisant comme Méduse. Même dans son traitement des sujets profanes, Georges le Moine garde donc une conscience chrétienne, plus encore que Malalas.

3. Créer des échanges et des mobilités dans une perspective évhéméristе et polémique

3.1. Georges le Moine héritier de la tradition évhéméristе

Dans son prologue, Georges le Moine insiste sur le fait que sa chronique contient des enseignements « utiles à l'âme »[31]. Dans ce cadre, il a abondamment recours à l'évhémérisme, traditionnel dans les chroniques byzantines et repris par les chrétiens pour contrer les religions païennes. Plutôt que de disserter longuement sur la nature d'un personnage comme Cronos par exemple, au chapitre 3, Georges le Moine se contente de le présenter, de manière encore plus concise et donc plus incisive que Malalas qui, lui, donne de multiples détails sur ses différents mariages et enfants[32]. Georges le Moine fait comme si ce qu'il disait allait de soi :

> Τις ἄνθρωπος γιγαντογενὴς ὀνόματι Κρόνος κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τοῦ πλανήτου ἀστέρος[33].
>
> « Un humain de la lignée des géants, du nom de Cronos d'après le nom donné à l'astre planétaire. »

Le titan se voit ainsi démythifié, il est rabaissé au statut d'être humain. Dès lors, Georges le Moine laisse entendre que l'adorer serait une dérive idolâtre. Par son appartenance à la lignée des géants, Cronos est en outre rapproché de Nebrod, dont Georges le Moine a parlé au chapitre 2. L'enjeu est donc double : l'assimiler à un opposant à Dieu, et insérer la mythologie grecque dans la tradition biblique.

[31] *Ibid.*, p. 1 l. 16 – p. 2 l. 1. Sur ce point, cf. DETORAKI 2013.

[32] THURN 2000, p. 9 l. 47 – p. 11 l. 88.

[33] DE BOOR 1904, p. 11 l. 19-21.

De même au chapitre 5, Georges le Moine, qui se veut à nouveau plus concis que Malalas[34], explique qu'« Arès » est le surnom d'un roi élevé abusivement au rang de dieu par les Assyriens :

> Ἐβασίλευσεν Ἀσσυρίων Θούρας τις τοὔνομα ἔτη λ΄, ὃν καὶ μετεκάλεσαν Ἄρεα εἰς ὄνομα τοῦ πλανήτου ἀστέρος. ὯΙ τινι Ἄρεϊ πρώτην στήλην ἀναστήσαντες οἱ Ἀσσύριοι καὶ ὡς θεὸν μέχρι τοῦ νῦν προσκυνοῦντες καλοῦσι περσιστὶ Βάαλ θεόν, ὅ ἐστιν Ἄρης πολέμων θεός[35].
>
> « Régna sur les Assyriens pendant 30 ans un homme du nom de Thouras, qu'ils surnommèrent Arès en référence au nom de l'astre planétaire. C'est à cet Arès que les Assyriens ont élevé une première stèle, c'est devant lui qu'ils se prosternent comme devant un dieu jusqu'à aujourd'hui et qu'ils appellent en perse le dieu Baal, c'est-à-dire Arès dieu des guerres. »

Jean Malalas donne de nombreux détails sur ce personnage. Il le dit fils de Zamès et neveu de Rhéa, évoque ses campagnes qui l'opposèrent notamment au géant Caucasios, et situe son tombeau en Thrace. Georges le Moine, en revanche, va droit à ce qui lui paraît essentiel. Son but ici est de souligner qu'« Arès » ou « Baal » ne sont que des noms d'emprunt, comme est empruntée la divinité de Thouras : il est ainsi sous-entendu que l'ensemble des peuples adorant l'un ou l'autre dieu sont dans la même erreur.

Au chapitre 10 enfin, Europe n'est pas emmenée en Crète par Zeus changé en taureau, mais par le roi de Crète qui porte pour nom Tauros :

> Εὐρώπην, ἣν Ταῦρος ὁ Κρήτης βασιλεὺς δορυάλωτον εἰληφὼς[36].
>
> « Europe, que Tauros le roi de Crète a prise comme captive de guerre. »

Contrairement à son modèle Malalas, Georges le Moine n'a pas jugé nécessaire de préciser que cet enlèvement survint à la suite d'une bataille navale lors de la prise de Tyr[37]. Europe n'est pas enlevée pour elle-même, mais présentée comme une captive de guerre, tandis que Zeus est totalement écarté de l'événement. Faire du nom commun ταῦρος un nom propre laisse sous-entendre que la légende du taureau n'est qu'une dérive due au nom du souverain.

[34] THURN 2000, p. 12 l. 9 – p. 13 l. 1.

[35] DE BOOR 1904, p. 13 l. 4-8.

[36] *Ibid*., p. 16 l. 15-16.

[37] Ἐπιρρίψας δὲ τῇ πόλει Τύρῳ Ταῦρος ὁ τῆς Κρήτης βασιλεύς, ναυμαχίᾳ πολεμήσας παρέλαβε τὴν αὐτὴν Τύρον πόλιν ἑσπέρας· καὶ πραιδεύσας ἔλαβεν αἰχμαλώτους ἐκ τῆς πόλεως πολλούς· ἐν οἷς ἔλαβε καὶ τὴν Εὐρώπην (THURN 2000, p. 22 l. 42-45).

3.2. La dimension polémique

Dans un article où elle étudie les rapports entre Jean Malalas et les traditions juives, Katell Berthelot souligne l'absence de dimension apologétique chez Malalas en regard des auteurs juifs, ce qu'elle explique par le contexte plus apaisé du VIe siècle[38]. Si Georges le Moine refuse également, du moins dans les 18 premiers chapitres du livre I, de se lancer dans une défense argumentée du christianisme, le contexte du IXe siècle l'amène à ajouter une dimension polémique, également absente de son modèle, contre les païens et les hérétiques. Selon Dmitry Afinogenov, Georges le Moine rédige en effet sa *Chronique* vers 846-847[39], soit peu après la condamnation de l'iconoclasme (cf. *supra*). Cette dimension polémique propre à Georges le Moine peut être constatée dès son prologue :

> Τὰς διαφόρων ἐθνῶν δόξας καὶ πολυθεΐας ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀθεΐας καὶ κακονοίας, […] τὴν ἔκφυλον καὶ θεοστυγῆ τε καὶ παμβέβηλον τῶν Μανιχαίων λύσσαν, […] ἡ τῶν ἀλιτηρίων καὶ κακοσχόλων εἰκονομάχων ἐμβρόντητος αἵρεσις[40].
>
> « Les croyances et polythéismes des différents peuples, ou pour mieux dire leurs athéismes et malignités, […] l'étrange, haïe de Dieu et tout à fait criminelle démence des Manichéens, […] l'hérésie insensée des néfastes et malfaisants iconomaques. »

Le ton véhément de l'homme d'Église face aux différentes hérésies ne trouve pas d'équivalent chez Malalas. Cette véhémence, de manière plus ou moins voilée, sous-tend l'ensemble de l'œuvre. Elle est particulièrement sensible dans la condamnation morale de Sardanapale au chapitre 7 :

> Ἔχει δὲ μόνον τοῦ παρανόμου βίου τὴν δυσοδμίαν, ἥτις διηνεκῶς τὴν ἐμπαθῆ καὶ ἀθλίαν ψυχὴν ἀλγύνει καὶ ἀνιᾷ συνειδυῖαν ἑαυτῇ τὰ κάκιστα καὶ μεμνημένην ὧν παρανόμως καὶ ἀκολάστως ὁ τάλας εἰργάσατο[41].
>
> « Il possède seulement la puanteur de sa vie contraire à toute loi, puanteur qui sans discontinuer afflige et tourmente l'âme souffrante et malheureuse, pleinement consciente à son sujet des pires crimes et qui se souvient des actes que sans loi ni mesure le misérable a accomplis. »

[38] BERTHELOT 2004, p. 50.
[39] AFINOGENOV 2004, p. 246.
[40] DE BOOR 1904, p. 3 l. 5-16.
[41] *Ibid.*, p. 14 l. 6-9.

Ce passage, absent de chez Malalas, est une condamnation sans appel, avec un choix de mots particulièrement forts, d'un personnage présenté comme un dépravé, et à travers lui de l'ensemble des personnes opposées à la vie chrétienne.

Georges le Moine souligne enfin l'opposition entre christianisme et paganisme par son choix des mots désignant les religieux. Tel est le cas notamment au chapitre 12 :

> Κροῖσος […] ἔπεμψεν εἰς τὸ μαντεῖον ἄνδρας πιστοὺς ἐρωτῆσαι διὰ τοῦ μιερέως τὴν Πυθίαν[42].
>
> « Crésus […] envoya vers l'oracle des hommes de confiance afin d'interroger la Pythie par l'intermédiaire du prêtre impur. »

Le jeu de mots μιερεύς, mot-valise formé de μιαρός, « impur », et de ἱερεύς, « prêtre », est usuel pour désigner un prêtre d'idole[43]. Absent du texte de Malalas[44], ce terme rare n'est vraisemblablement pas une erreur de copie, mais a été sciemment écrit par Georges le Moine afin de rapprocher les cultes idolâtres et ceux évoqués dans son prologue de la monstruosité et de l'inanité d'un Sardanapale.

Conclusion

Non-content d'être un simple recenseur des circulations depuis l'origine de l'humanité jusqu'à son époque, Georges le Moine, à l'instar de sa source principale Jean Malalas, s'en fait donc un recréateur, dans un but de cohérence et d'étiologie. Son œuvre de chroniqueur ne consiste pas dans la présentation servile et passive des époques qui l'ont précédé : bien au contraire, il en devient le metteur en scène, se distinguant de ses prédécesseurs et sources pour former une œuvre originale, y compris dans les premiers livres de sa chronique, par le choix des passages repris, la création de nouvelles circulations et l'introduction d'une dimension polémique qui lui est propre et qui répond au contexte de débats religieux de son temps. Son œuvre est donc paradoxale : il se fait certes le tributaire de la tradition de la chronique universelle, genre par excellence des circulations entre les civilisations, et entre histoire et mythographie, mais c'est pour mieux affirmer sa vision byzantine et chrétienne du monde.

[42] *Ibid.*, p. 19 l. 11-14.

[43] DELAHAYE 1919, pp. 128-134.

[44] THURN 2000, p. 119 l. 58 – p. 122 l. 64.

Bibliographie

AFINOGENOV 2004 — D. AFINOGENOV, *Le manuscrit grec Coislin. 305 : la version primitive de la Chronique de Georges le Moine*, Revue des Études byzantines, 62/2004, pp. 239-246

BEAUCAMP 2006 — J. BEAUCAMP, *Le passé biblique et l'histoire juive : la version de Jean Malalas*, in S. AGUSTA-BOULAROT ET AL. (éd.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*, Actes du colloque « Jean Malalas et l'histoire » (Aix-en-Provence, 21-22 octobre 2005), II, Paris 2006, pp. 19-52

BERNARDI 2006 — A.-M. BERNARDI, *Regards croisés sur les origines de Rome : la fête des* Brumalia *chez Jean Malalas et Jean Lydos*, in S. AGUSTA-BOULAROT ET AL. (éd.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*, Actes du colloque « Jean Malalas et l'histoire » (Aix-en-Provence, 21-22 octobre 2005), II, Paris 2006, pp. 53-67

BERTHELOT 2004 — K. BERTHELOT, *La Chronique de Malalas et les traditions juives*, in S. AGUSTA-BOULAROT ET AL. (éd.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*, Actes du colloque « Chronique de Jean Malalas, VIe s. è. chr., genèse et transmission » (Aix-en-Provence, 21-22 mars 2003), I, Paris 2004, pp. 37-51

DE BOOR 1883 — C. DE BOOR (éd.), *Theophanis Chronographia*, Leipzig 1883

DE BOOR 1904 — C. DE BOOR (éd.), *Georgius Monachus, Chronicon*, Leipzig 1904 [réimpression avec la correction de P. WIRTH, Stuttgart 1978]

DELAHAYE 1919 — H. DELAHAYE, *Μιερεύς. Note sur un terme hagiographique*, Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2/1919, pp. 128-134

DETORAKI 2013 — M. DETORAKI, Chronicon animae utile. *La Chronique de Georges le Moine et les récits édifiants*, in TH. ANTONOPOULOU – S. KOTZABASSI – M. LOUKAKI (éd.), *Myriobiblos, Essays on Byzantine Literature and Culture*, Berlin 2013 (*Byzantinisches Archiv*, 29), pp. 103-130

ECK 2003 — B. ECK (éd. et trad.), *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, II : livre II*, Paris 2003

FORTESCUE 1910 — s.v. *Iconoclasm*, in *The Catholic Encyclopedia*, New York 1910

MAAS 1992 — M. MAAS, *John Lydus and the Roman Past. Antiquarianism and politics in the age of Justinian*, Londres 1992

NELIS-CLÉMENT 2002 — J. NELIS-CLÉMENT, *Les métiers du cirque, de Rome à Byzance : entre texte et image*, Cahiers du Centre Gustave Glotz, 13/2002, pp. 265-309

THURN 2000 — H. THURN (éd.), *Ioannis Malalae Chronographia*, Berlin-New York 2000

WÜNSCH 1898 — R. WÜNSCH (éd.), *Ioannes Lydus, De mensibus*, Leipzig 1898